

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LE LOYAL SERVITEUR

(SUITE)

Les débuts familiers et souvent touchants de cette vie guerrière qui fut si glorieuse sont généralement peu connus. A part une ou deux anecdotes célèbres, on peut dire que le surnom et les derniers moments de Bayard résument pour les gens du monde toute son histoire. Les circonstances de son enfance et de sa première jeunesse qui nous le présentent sous un aspect moins épique, sans lui rien ôter de sa valeur réelle, méritent, ce nous semble, d'attirer l'attention des esprits curieux, ne fût-ce qu'à titre de chose ignorée.

Nous le trouvons maintenant logé, « en une joye petite ville appelée Ayre. » La renommée qu'il s'est acquise à Lyon l'y a précédé. Une suite de tournois organisés par lui en l'honneur des dames de l'endroit, et à la sollicitation de ses nouveaux camarades, grandissent encore sa réputation naissante. Au bout de deux ans, rappelé par le comte de Ligny, Bayard quitte la Picardie, où « tant fut aymé, qu'onques homme ne le fut plus. » — Le roi Charles VIII partait pour l'expédition de Naples; le comte et son protégé partaient avec lui.

On sait combien le succès de cette expédition fut rapide, et quels périls la coalition des princes italiens avait placés sur la route de l'armée royale au retour. Bayard était trop jeune pour briller au premier rang des capitaines français; mais il faisait son devoir avec ardeur, et, à Fornoue, il a deux chevaux tués sous lui.

Après cette bataille célèbre, son biographe l'abandonne un moment pour s'occuper uniquement de Charles VIII, dont il raconte la mort, et fait un éloge que ne ratifie pas entièrement l'His-

toire. Comme Philippe de Comines, il vante surtout la bonté du défunt. Si cette bonté avait sa source dans une grande tendresse de cœur, c'est ce qu'un détail curieux, emprunté rétrospectivement à ce même Comines, va nous dire.

Le roi, rentré victorieusement en France, s'attarde une fois encore à Lyon, dont il paraît avoir particulièrement aimé le séjour. Là, tandis qu'au milieu de fêtes nouvelles, il oublie les Français qu'il avait laissés sans secours à l'extrémité de l'Italie, où le climat les décimait plus encore que les armes ennemies, un coup terrible vient le frapper. Il apprend la mort du Dauphin, son jeune et unique fils.

« Ledit Dauphin avoit environ trois ans, bel enfant, et audacieux en paroles, et ne craignoit point les choses que les autres enfants ont accoutumé de craindre. »

Trois ans ! Age adorable, où l'enfance est dans toute sa grâce, où la naissante intelligence jette de si charmantes lueurs !

Et, pour comble d'affliction, ce petit être enlevé par la mort avait en lui, on le voit, tout ce qui peut rendre aux parents une perte semblable plus amère. Comment s'en consoler jamais ?

Le narrateur poursuit :

« Et vous dys que pour ces raisons, le père en passa aysément son deuil, ayant déjà douté que tost cet enfant ne fust grand, et que continuant ses condicions, il ne lui diminuast l'autorité et puissance. »

Puis il ajoute :

« Car ledit roi ne fut jamais que petit homme de corps et peu entendu; mais il estoit si bon,

» qu'il n'estoit pas possible de voir meilleure » créature. »

La conclusion est assez inattendue. N'en déplaise à l'indulgent Comines, ce bon Charles VIII se montre ici, en fait de sentiment paternel, digne héritier de Louis XI.

Si, devant la tombe fermée du royal enfant, le père prit philosophiquement son parti, on n'en peut dire autant de la mère. La douleur d'Anne de Bretagne dépassa toute mesure. Touché ou importuné d'un tel désespoir, le roi entreprend de la consoler. Pour atteindre ce but, quel moyen lui suggère son imagination? Il contraint la reine d'assister à une fête, et fait danser devant elle de jeunes seigneurs, au nombre desquels figurait le duc d'Orléans. Charles cependant voyait alors ce prince d'assez mauvais œil, le supposant ravi en secret de la mort du dauphin.

« Furent long-temps après sans parler ensemble » pour cette cause. »

La supposition était peut-être fort gratuite, mais cette mort ouvrait, en effet, au duc la route du trône, où, à quelque temps de là, celle de Charles le fit monter.

Il ne faut pas que le goût de la vérité historique nous entraîne trop loin de notre sujet; retournons au récit du *Loyal serviteur*. La conquête du Duché de Milan signale les premières années du nouveau règne. Maître du pays, Louis XII y laisse des garnisons françaises, qui, pour le moment, n'ayant rien d'autre à penser, vivent « en tout plaisir, à faire joustes, tournoys » et touz aultres passe-temps. »

Nous allons retrouver ici le bon chevalier.

Au milieu des aventures de sa belliqueuse jeunesse, le cœur reconnaissant de Bayard n'avait pas oublié le temps qu'au sortir de l'enfance, il avait passé à la cour de Savoie. Le duc Charles, son premier protecteur, était mort; mais la veuve de ce prince, retirée en Piémont, y étalait encore à Carignan, ville de son douaire, un reste de grandeur souveraine, et se montrait particulièrement hospitalière aux nobles étrangers qui la visitaient. Bayard profite de la proximité du lieu pour aller lui porter ses hommages.

C'est avec un intérêt affectueux que la duchesse douairière revoit dans le brave chevalier, déjà compté comme l'une des meilleures épées de France, le petit page si choyé à Chambéry. Tout ce qui l'environne partage cette impression; mais personne ne l'éprouve à un plus haut degré que la dame de Fluxas.

Élevée dans la maison de la duchesse, où maintenant elle occupait le rang le plus éminent, celle qu'on nommait ainsi s'était jadis liée d'amitié avec le jeune Pierre du Terrail; amitié d'enfants si vive et si ingénue, que tous deux, pour ne se quitter jamais, n'imaginaient pas de meilleurs moyens, si on l'eût permis, que de changer ce titre d'amis en celui d'époux. L'éponge du temps avait passé sur ce roman naïf. Le héros avait

couru le monde, donnant ou recevant maints coups de lance et d'épée; l'héroïne, pauvre des biens de la fortune, mais riche en charmes et en vertus, avait gagné le cœur du sire de Fluxas, l'un des premiers seigneurs de la cour, dont elle était aujourd'hui la femme honorée et digne de l'être.

« Ceste gente dame de Fluxas estoit autant accomplie en beauté, doux et gracieux parler, » que femme qu'on eût seeu trouver. »

Une haute estime, un respect tout chevaleresque, sont les seuls sentiments que Bayard, en particulier comme en public, se permet de témoigner à sa jeune amie d'autrefois. De son côté, heureuse, dans leurs entretiens, de retourner avec lui vers le passé, elle se plaît davantage encore à louer les exploits par lesquels, depuis leur séparation, il s'était signalé dans la guerre ou dans les tournois. Elle souhaite qu'à sa prière, il les renouvelle à Carignan, et qu'un pas d'armes, comme à Lyon, comme à Aire, y fasse éclater aux yeux de tous sa prouesse et sa courtoisie.

Les désirs de la dame de Fluxas sont un ordre pour Bayard. Il lui demande humblement un de ses manchons. La dame, sans trop savoir ce qu'il en veut faire, le lui donne, et le chevalier le cache dans la manche de son pourpoint; ce qu'elle nous montre qu'à cette époque, les manchons étaient assez petits, et les manches fort larges. Ainsi l'ordonnait la mode.

A quatre jours de là, le tournoi avait lieu, au grand plaisir de tous les spectateurs, et principalement à celui de la duchesse, qui l'honore de sa présence. Le prix proposé était le manchon de la dame de Fluxas, auquel pendait, à titre d'accessoire, un rubis de la valeur de cent ducats.

Ce prix enviable, à qui sera-t-il décerné?

Entre le souper qui suit la joute, et les danses qui doivent terminer la fête, les sires de Fluxas et de Grantmont, juges du camp, prennent sur ce point l'avis des assistants, gentilshommes et dames: tous, d'une voix unanime, désignent Bayard. Les deux juges viennent lui présenter ce qu'il a si bien gagné; mais le modeste vainqueur reporte, rougissant et confus, tout l'honneur de ses actions à la dame de Fluxas, et c'est à elle qu'il renvoie le prix, pour en disposer à son gré.

Sans répliquer, le seigneur de Fluxas, avec son collègue, retourne vers sa femme, et l'informe de la haute mission dont elle est chargée. La sage et gracieuse dame, acceptant l'hommage du chevalier, déclare que, pour l'amour de lui, elle gardera le manchon toute sa vie, et donne le rubis à celui des combattants qui, après Bayard, paraît à ses yeux avoir le mieux joué de la lance.

Cet arrêt ne soulève aucun murmure, et s'exécute tel qu'il vient d'être prononcé.

Cinq ou six jours s'écoulaient encore en « joye et deduyts », après quoi les gentilshommes français, venus pour participer à la fête, retournent dans leurs garnisons. Bayard prend congé de la

duchesse, bien fière qu'un tel nourrisson fût sorti de sa cour, et va saluer une dernière fois la dame de Fluxas. Les adieux qu'ils échangent ne se font pas « sans tomber larmes de la part d'elle, et de « son côté, estoit le cœur bien serré. » Nous ne savons si les deux anciens amis se revirent jamais. On a lieu de croire du moins qu'à partir de là, ils ne s'oublièrent plus; et « n'estoit année » qu'ils ne s'envoyassent présens l'un à l'autre. »

Peut-être les esprits romanesques demandent-ils si quelque vague regret ne s'était pas éveillé chez l'ex-page du duc de Savoie, au souvenir de ses enfantines amours, et si ce sentiment secret n'aurait pas figuré, par hasard, dans les motifs du célibat qu'il garda jusqu'à la fin de ses jours?

Nous laisserons la question sans réponse, le *Loyal Serviteur* ne nous fournissant aucune donnée pour y satisfaire.

Ce n'était plus dans des tournois, mais dans des luttes bien autrement terribles, et presque sans trêve, que le digne fils d'Aymon du Terrail allait poursuivre le cours de son héroïque existence.

Ces guerres d'Italie qui, durant soixante ans, dévorèrent tant d'hommes et mirent aux mains tant de fameux capitaines, n'en virent aucun, bien qu'il n'ait jamais commandé en chef, plus digne de notre admiration que Bayard. Nous ne le suivrons pas dans cette carrière de gloire, où il finit par rencontrer la mort; ce serait écrire l'histoire même de ces guerres. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur aux récits du *Loyal Serviteur*, et l'assurer qu'il y trouvera en même temps agrément et instruction. La relation, toujours attachante, marche vivement d'épisode en épisode, semée de traits de mœurs et de faits particuliers qui peignent l'époque, mais au milieu desquels domine sur tout le reste, comme figure principale du tableau, celle du chevalier sans peur.

En présence des actes de politique perfide ou de sanguinaire cruauté qui se produisent autour de lui, on aime à voir l'attrait que ce caractère, fait de bravoure, de franchise et d'humanité, exerce sur tous ceux qui l'approchent, les plus puissants comme les plus humbles. Dans les rangs ennemis mêmes, maint naturel farouche la suit sans savoir pourquoi, et longtemps avant qu'il ait acquis toute sa renommée. Un incident, qui se rapporte encore au temps de ses juvéniles prouesses, va nous en donner la preuve.

Louis ou Ludovic le More, à l'aide des lansquenets et des Suisses pris à sa solde, était rentré dans Milan. D'autres villes de Lombardie avaient également secoué le joug que leur imposait la conquête. Néanmoins, les garnisons cantonnées dans la contrée s'y maintenaient, et faisaient chaque jour des courses audacieuses contre l'ennemi. Dans l'une de ces escarmouches,

entraîné par son ardeur à poursuivre une bande qui fuyait devant lui, Bayard n'entend pas le signal de la retraite, et, courant toujours, se trouve tout à coup, seul et séparé des siens, au milieu des fuyards, dans les murs de Milan. Il reste prisonnier aux mains d'un brave gentilhomme, qui, tout d'abord, s'intéresse à lui. Mais le sombre Louis le More en personne veut voir le jeune téméraire.

Le bon Jehan Bernardi, son hôte, « eut paour que, en la fureur, icelluy seigneur Ludovic luy » fist faire quelque desplaisir... »

Ce déplaisir pouvait être la mort, ou, tout au moins, les fers.

« Si, le voulut mener luy-même, après l'avoir » vestu d'une de ses robes, et mis en estat de gentilhomme. Si, le vint présenter au seigneur, » qui s'émerveilla quant il veit si jeune et on luy » donnoit si grant los. »

Le duc de Milan interroge Bayard sur les forces et les projets de l'armée française. Vieux renard rusé, il prend plaisir aux franches et fières réponses du jeune chevalier, comme à un ragoût moral d'une saveur toute nouvelle.

« Demandez-moy ce que vous voudrez, et je » le vous donneray, » — dit-il en finissant.

Bayard, un genou en terre, le remercie. Ce qu'il demande, c'est que le prince lui fasse rendre son cheval, ses armes, et la faculté de rejoindre sa garnison. Ainsi lui est-il accordé. Remonté sur son beau coursier qu'on lui amène, il exécute encore une fois de ces prodiges d'équitation où il se montrait si habile.

« Ce dont le seigneur Ludovic ne s'esjouyt pas » trop, et dist tout haut ces parolles : — Si tous » les hommes d'armes de France estoient pareils » a cestuy-cy, j'aurois mauvais party. »

Le retour de Bayard est salué avec joie par ses compagnons d'armes que contristait grandement sa mésaventure, et par son protecteur toujours fidèle, le comte de Ligny, qui, placé dans le canton à la tête des forces françaises, s'appretait à tout faire pour le délivrer.

Quelque temps après, Louis Sforza, trahi, comme on le sait, par ses soldats mercenaires, était à son tour amené prisonnier en France, où, moins heureux que Bayard, il ne rencontrait personne qui voulût lui rendre ses armes et la liberté. Milan retombait au pouvoir des Français; toutes les villes révoltées retournaient, comme la Métropole lombarde, à l'obéissance.

Parmi ces dernières, quelques-unes avaient été données par Louis XII au comte de Ligny, à titre de seigneuries. Tremblantes devant ce que pouvait leur préparer sa vengeance, elles envoient vers lui, pour le fléchir, une députation composée de leurs principaux citoyens. Ceux-ci lui apportaient, avec les paroles les plus soumises, un présent de magnifique vaisselle d'argent. Le comte, décidé d'avance à les traiter avec douceur, les terrifie néanmoins au premier abord

par son accueil glacial, puis par ses paroles sévères. Enfin, il pardonne, mais leur dit :

« Au regard de vostre présent, je ne le daignè-
ray prendre, car vous ne le valez pas. — Si,
regarda autour de luy, et advisa le bon cheva-
lier, auquel il dist : — Picquet, prenez toute
cette vaisselle, je la vous donne pour vostre
cuisine. »

Mais Bayard déclare ne vouloir point d'un bien venant de « si méchantes gens. » Il prend la riche vaisselle, et la distribue pièce à pièce à tous ceux qui se trouvaient là.

« Sans que pour luy en retiensist la valeur
d'un denier ; qui fist esbahir toute la compa-
gnie, car alors il n'eust seu finier (financer)
d'un escu. »

Bayard se retire. Le seigneur de Ligny, qui l'a laissé faire en silence, exalte alors en termes pleins de chaleur la libéralité et le bon cœur de Picquet ; tous les assistants le louent avec lui. Mais le Comte n'entend pas qu'il demeure privé, sans compensation, du présent qui lui était destiné.

« Le lendemain à son lever, luy envoya une
belle robe de velours cramoisy doublé de satin
broché, ung fort excellent coursier, et trois
cents escus en une bourse, qui ne luy durèrent
guère, car ses compagnons y eurent part comme
luy. »

« Ce sera une fois l'ung des plus parfaits
hommes du monde, » — venait de s'écrier le
comte de Ligny. La prédiction s'accomplit. Le
cours des années ne fait plus que mettre toujours
davantage en lumière, chez Bayard, les nobles
qualités de l'homme en même temps que l'hé-
roïsme du chevalier. C'est aux premières que
nous nous attachons de préférence. Certes, on
l'admire quand, seul, sur le pont du Garillan,
dont la perte eût été celle de l'armée, il barre le
passage à deux cents cavaliers espagnols.

« Qui ne sçavoient que dire, et ne cuidoient
point que ce fust ung homme, mais ung en-
nemy. (Corps de troupes ennemies.) »

Mais à Brescia, dans cette maison où l'entou-
rent les bénédictions de toute une famille sauvée
par lui des horreurs de la guerre, on l'aime, et
volontiers on le bénirait avec elle.

Cet épisode de sa vie est, à ce que nous croyons,
le plus universellement connu et cité. Cependant,
nous ne résistons pas à la tentation de nous y
arrêter, en conservant à la narration, autant que
possible, le charme de détail que présente le texte
du *Loyal Serviteur*.

A la fin d'un précédent chapitre, jetant un
coup d'œil sur divers événements arrivés en Eu-
rope, il note en 1506 la mort d'Isabelle de Cas-
tille,

« L'une des plus triomphantes et glorieuses
dames qui, puis mille ans, eût esté sur terre. »

Hélas ! les glorieuses dames ne laissent pas

toujours de longs regrets après elles. Un peu
plus loin, l'auteur nous dit encore :

« Le Roy d'Arragon, veuf par le trespas
d'Ysabel sa femme, print (prit) l'année mesme
la niepce du Roy de France, Germaine de Foix,
qui fut emmenée en grant triomphe en Espa-
gne. Elle a bien rendu aux François les hon-
neurs qu'elle avoit receus du pays, car jamais
ne fut veue de ceux qui depuis l'ont cogneue.
de plus mauvaise françoise. »

Mais Germaine avait un frère, qui certes ne
lui ressemblait pas. Gaston de Foix, duc de Ne-
mours, était un des meilleurs et des plus vail-
lants français qui fissent honneur à leur pays.
On sait que, malgré sa jeunesse, son oncle Louis
XII ne craignit pas de lui confier le commande-
ment suprême des armées en Italie, sans que per-
sonne, parmi les anciens capitaines, y trouvât
rien à redire. Bayard était alors dans le fort de
l'âge et de la renommée. Malgré la distance
qu'un nombre d'années assez grand mettait en-
tre eux, une prompte et vive sympathie n'en at-
tirait pas moins l'un vers l'autre le jeune héros et
le pfeux consommé dans le métier des armes.

Gaston de Foix ne tarda guère à justifier par
de brillants succès le choix de son oncle. La prise
de Brescia en est un des plus marquants ; mais
à une victoire glorieuse succéda un sac terrible.
Le sort des villes emportées d'assaut était alors
affreux ; les malheureuses cités italiennes en fai-
saient la continuelle expérience, d'autant plus
cruelle que, dans les armées régulières, étaient
incorporés des bandes d'aventuriers sans pitié.

Grièvement blessé à l'attaque des remparts, où
il marchait au premier rang, Bayard avait dû
quitter le combat, et se remettre aux soins de
deux de ses archers. Après avoir, à défaut d'autre
linge, pour étancher son sang et bander sa
plaie, déchiré leur propre chemise, ceux-ci tour-
nent les yeux de tous côtés, et se mettent en quête
d'un lieu sûr où l'abriter.

Près de là, au milieu des ruines de beaucoup
d'autres habitations visitées par le massacre et le
pillage, restait encore intacte, en attendant son
tour, une maison de belle apparence. Une dame
seule la gardait. Le maître avait fui, laissant
exposées aux plus horribles dangers sa femme et
ses deux filles, cher trésor que leur mère trem-
blante tenait caché, dans son grenier, sous un
amas de foin.

Soudain, on heurte à la porte. La pieuse femme
se recommande à la miséricorde de Dieu, et va
ouvrir.

Un groupe d'hommes armés se présentent ;
mais ils n'apportent pas la destruction sous son
toit. Ils viennent y déposer un blessé.

La porte est immédiatement reformée ; des
gardes y sont placés pour en interdire l'accès.
Lui-même l'ordonne ainsi. Nul n'entrera qu'il
n'y consente, et la soldatesque féroce, qui pro-
mène ses fureurs par toute la ville, passera sur

la pointe du pied devant la maison qui reçoit en ce moment Bayard en danger de mort.

On le transporte dans la plus belle chambre. La dame l'y conduit elle-même ; puis tombant à ses pieds, lui dit :

— Je mets, à votre disposition cette demeure et tout ce qu'elle contient ; je sais qu'elle est à vous par le droit de la guerre ; mais qu'il vous plaise de nous sauver l'honneur et la vie, à moi et à mes deux jeunes filles, « prestes à marier. »

Prière inutile, car elle était exaucée d'avance.

« Le bon chevalier qui onques ne pensa mes-
» chanceté lui répondit : — Madame, je ne sçay
» si je pourray échapper de la playe que j'ay ;
» mais tant que je vivray, a vous ne à vos filles
» ne sera fait desplaisir, non plus que à ma per-
» sonne... Vous avez chez vous un gentilhomme
» qui ne vous pillera point ; mais vous feray toute
» la courtoisie que pourray. »

Rassurée par ces bonnes paroles, la maîtresse du logis, sous l'escorte de l'un des archers, va en personne chercher un chirurgien, qui donne à Bayard tous les soins que réclame son état. Le pansement achevé, le chevalier interroge son hôtesse. Elle a un mari ; où est-il ? La pauvre dame tout en larmes répond qu'elle ignore si l'absent est mort ou vivant ; mais peut-être lui aura-t-on accordé asile dans un certain monastère « où il a grosse connaissance. »

C'est là, en effet, qu'après informations prises, on retrouve le mari perdu. Bayard l'envoie chercher par son maître d'hôtel et deux archers, qui le ramènent sain et sauf chez lui, et le rend à sa famille consolée.

« A son arrivée, eut de son hoste le bon che-
» valier joyeuse chère (mine) : et lui dist qu'il
» ne se donnast point de mélancolie, et qu'il
» n'avoit logé que ses amys. »

On se demande si ce père de famille, qui, à l'heure des périls extrêmes, semble n'avoir songé qu'à mettre son propre individu en sûreté, pouvait, sans quelque confusion, se présenter devant le chevalier sans peur et sans reproches, et si à la bienveillance que lui témoignait ce dernier, ne devait pas se mêler un peu de mépris ? Peut-être y avait-il à son fait quelque excuse ; et d'ailleurs, les plus forts ne sont-ils pas toujours les plus indulgents ?

Le duc de Nemours se montrait digne d'un tel ami. La première fureur du pillage épuisée, il s'employa, du mieux qu'il put, à en réparer les horreurs. Hélas ! Il pouvait restaurer des ruines, chasser des couvents et des églises les brigands qui les profanaient, rappeler dans leurs foyers les familles dispersées ; mais les hécatombes humaines entassées sur les voies publiques et dans les maisons, pouvait-il leur rendre la vie ?

Un de ses premiers soins, est de faire relever tous ces morts, qui encombraient la ville, au grand péril des vivants :

« On fut trois jours entiers sans autre chose
» faire, et en trouva-t-on vingt-deux-mille et
» plus. »

Vingt-deux mille ! — Que la guerre est hideuse, vue de sang-froid, et sous un tel aspect ! — Mais les cœurs vaillants, dans leur ardeur généreuse, se détournent, et n'en considèrent que l'aspect héroïque.

Gaston venait visiter, une fois par jour au moins, Bayard étendu sur son lit de douleur. Il le consolait, et lui disait :

« — Hé ! Monseigneur de Bayard, mon amy,
» pensez de vous guérir, car je sçay bien qu'il
» faudra que nous donnions une bataille aux
» Espagnols entre cy et ung moys, et si ainsi
» estoit, j'aymerois mieux avoir perdu tout mon
» vaillant que n'y feussiez, tant j'ay grant fiance
» en vous. »

Bayard ne demandait pas mieux que de guérir, et la probabilité de cette bataille prochaine lui en donnait la plus fiévreuse impatience. A peine commençait-il à se tenir debout, que, faisant appeler son chirurgien, il lui demande s'il peut se mettre en route sans danger.

« Vous prometz ma foy, » — ajoute-t-il, —
« que, à mon jugement, le demourer doresna-
» vant me pourra plus nuire qu'amender, car je
» me fasche merveilleusement. »

Le chirurgien voit bien qu'il n'a rien de mieux à faire que de céder au désir de son malade, et lui permet de partir, en lui recommandant seulement quelques soins. Le chevalier ravi ordonne à ses gens de tout préparer pour son départ, qui aura lieu dans deux jours.

Le surlendemain arrive. Bayard allait quitter dans l'après-midi le toit qui l'abritait depuis près d'un mois. Le matin, tandis qu'il se reposait sur un fauteuil, à la suite d'une promenade assez longue faite dans sa chambre pour essayer ses forces, son hôtesse se présente, suivie d'un serviteur qui portait un coffret d'acier. Elle vient s'agenouiller devant lui ; mais il l'oblige aussitôt à quitter cette humble posture, et ne veut rien écouter qu'elle n'ait pris un siège à côté du sien. Alors, entamant son discours, la noble mère de famille rappelle tout ce qu'elle-même, son mari, ses enfants, et jusqu'au moindre des gens qui les entourent, doivent de reconnaissance au chevalier. Du jour où Dieu l'a conduit dans cette maison, il a protégé leur vie, préservé leur personne de toute insulte, respecté et fait respecter scrupuleusement l'intégralité de leurs biens.

— Cependant, continua-t-elle, je ne saurais oublier, Monseigneur, que nous sommes vos prisonniers, et que tout ce qui est ici, vous appartient. Mais, connaissant la générosité de votre cœur, je viens vous supplier de l'exercer à notre égard, aujourd'hui plus que jamais.

« Vecy ung petit présent que nous vous faisons ;
» il vous plaira le prendre en gré. »

Le serviteur remet aux mains de sa maîtresse le coffret, qu'elle ouvre devant le chevalier.

Il était plein de beaux ducats.

Bayard se met à rire : — Madame, dit-il, combien de ducats renferme cette boîte ? — Elle, tremblant qu'il ne soit irrité d'en voir si peu, répond : — Monseigneur, il n'y a que 2,500 ducats ; (1) mais si vous n'êtes pas content, nous en trouverons davantage.

« Alors il dit : — Par ma foy, madame, quand vous me donneriez cent mille escus, ne m'auriez tant fait de bien que de la bonne chère (bon accueil) que j'ay eue céans, et de la bonne visitation que m'avez faite; vous assurant qu'en quelque lieu que je me trouve, aurez, tant que Dieu me donne vie, ung gentilhomme à votre commandement. De vos ducats, je n'en veuil point, et vous remercie; toute ma vie, ay toujours plus aymé les gens que les escus, et ne pensez aulcunement que je m'en vaye, (que je m'en aille) aussi content de vous que si ceste ville estoit en vostre disposition, et me l'eussiez donnée. »

Devant ce refus qu'elle n'attendait pas, la pauvre Italienne demeure confondue. Toutefois, elle insiste; elle conjure le chevalier, dans les termes les plus forts, d'emporter ce peu qu'elle offre, et qui n'est rien en comparaison des bienfaits qu'elle a reçus de lui.

« Quand le bon chevalier la veit ainsi ferme, et qu'elle fesoit le présent d'un si hardy courage, luy dist : — Bien doncques, madame, je le prends pour l'amour de vous; mais allez-moy quérir vos deux filles, car je leur veuil dire adieu. »

Tout heureuse de voir enfin son présent accepté, elle obéit, et va chercher ses filles.

« Lesquelles estoient fort belles, bonnes et bien enseignées, et avoient donné beaucoup de passe-temps au bon chevalier, durant sa maladie, parce qu'elles savoient fort bien chanter, jouer du luz (luth) et de l'épinète, et fort bien besoin de l'esguille. Si, furent amenées au bon chevalier. »

Le « bon chevalier », pendant qu'elles s'accoutraient, avait fait disposer le contenu de la cassette en trois parts; deux étaient composées chacune de mille ducats, et la troisième de cinq cents.

L'une et l'autre sœur, tout en arrivant, commencent, à leur tour, par se jeter à ses genoux. Il s'empresse de les relever. L'aînée parlant en leur double nom, lui dit :

« Monseigneur, ces deux povres pucelles à qui avez fait tant d'honneur que de les garder de toute injure, viennent prendre congé de vous, en remerciant très-humblement vostre seigneurie de la grâce qu'elle ont reçue, dont à jamais,

pour n'avoir autre puissance, seront tenues à prier Dieu pour vous. »

« Le bon chevalier, quasi larmoyant, en voyant tant de douceur et d'humilité en ces deux belles filles, répondit : — Mesdamoyselles, vous faictes ce que je devrois faire, c'est de vous remercier de la bonne compagnie que m'avez faicte, dont je me sens fort tenu et obligé. Vous sçavez que gens de guerre ne sont pas volentiers chargez de belles besognes pour présenter aux dames; de ma part, me déplaist bien fort que je ne suis bien garny pour vous en faire présent, comme je suis tenu. Vcy vostre dame de mère qui ma donné deux mille cinq cents ducats que vous voyez sur ceste table; je vous en donne à chacune mille, pour vous ayder à marier, et pour ma récompense, vous prierez Dieu pour moy; autre chose ne vous demande. »

« Si, leur mist les ducats dans leurs tabliers, voulsissent ou non, puis s'adressa à son hostesse, à laquelle il dist : — Madame, je prendray ces cinq cents ducats à mon prouffit, pour les départir aux povres religions (couvents) de dames qui ont esté pillées, et vous en donne la charge, car mieulx entendrez où est la nécessité que tout austre; et sur ce, je prends congé de vous. »

« Si leur toucha à toutes en la main, à la mode d'Italie; lesquelles se mirent à genoux, plorant si très-fort qu'il sembloit qu'on les voulsist mener à la mort. Si dist la dame : — Fleur de chevalerie à qui nul ne se doit comparer, le benoist sauveur et rédempteur Jésus-Christ, qui souffrit mort et passion pour tous les pécheurs, vous veuille remunerer en ce monde icy et en l'autre. »

Après, s'en retournèrent en leurs chambres. Il fut temps de dîner. »

Nous n'avons pas eu le courage d'abréger ou de traduire en prose moderne cette scène charmante. Quelle page de roman pourrait la valoir ?

Tous les adieux cependant ne sont pas terminés. « Le gentilhomme du logis », comme dit l'auteur, instruit par sa femme de la grande courtoisie de son hôte, vient trouver Bayard, fléchit, lui aussi, le genou, et s'épanchant en mille actions de grâces, met à l'entière disposition du chevalier sa personne ainsi que ses biens. Bayard le remercie, et le fait dîner avec lui.

« Et après, ne demoura guère qu'il ne demandast ses chevaux..., ayant belle paour que la bataille se donnast avant qu'il y fust. »

Ainsi qu'il sortait de sa chambre pour monter, les deux belles filles du logis descendirent et lui firent chacune un présent, qu'elles avoient ouvré durant sa maladie : l'ung estoit deux joyaux lis et mignons bracelets faits de beaux cheveux de fil d'or et d'argent, tant proprement que merveille; l'autre estoit une bourse sur satin cramoisy, ouvré moult subtilement. Gran-

(1) Environ 25 à 30,000 fr.

« dement les remercia, et dist que le présent venoit de si bonne main, qu'il estimoit dix mille escus. Et pour plus les honorer, se fit mettre les braceletz au bras, et la bourse mit dans sa manche, les assurant que tant qu'ils durent, les porteroit pour l'amour d'elles. Sur ces paroles, monta à cheval le bon chevalier. » Ces détails gracieux sont empreints d'une

teinte de vie et de vérité qui nous les rend présents aux yeux. Tout nous donne lieu de croire que celui qui les raconte, — et la chose est d'ailleurs entièrement vraisemblable, — ne fait que nous transmettre ce que lui-même a vu et entendu.

APHÉLIE URBAIN.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LES PIONNIERS FRANÇAIS

Dans l'Amérique du Nord.

PAR F. PARKMAN.

Si la vue de la carte de France, telle qu'elle est réduite depuis plus de six ans, inspire un regret douloureux et un retour sympathique vers la monarchie qui avait constitué ce royaume, le *plus beau après celui du ciel*, la Mappemonde peut inspirer, elle aussi, un vif sentiment de douleur patriotique. Sur tous les rivages du monde, l'étendard français fut planté; où s'élève-t-il encore aujourd'hui?... On le voyait flotter au bout de la terre, sur les bords de l'Océan indien, à Pondichéry, à Madras, à Chandernagor, dans les îles de France et de Bourbon; aux Indes occidentales; la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Domingue, obéissaient à la France; elle possédait la Louisiane, elle a occupé un instant la Floride, elle régnait sur le Canada, l'Acadie, et Terre-Neuve; elle étendait son protectorat sur le Liban et sur les contrées chrétiennes de l'Asie-Mineure; elle possédait dans l'Océanie des îles nombreuses; elle a gouverné Madagascar. Les guerres malheureuses, les révolutions, plus destructives encore, ont enlevé à la mère-patrie cette couronne admirable qui traçait le nom de la France sur la neige des pôles comme sur le sable de l'Équateur; à peine en reste-t-il quelques vestiges, et peut-être nos lectrices verront-elles avec intérêt le récit des efforts et du courage de leurs pères, tels qu'ils sont retracés, pour le Nord de l'Amérique, par un écrivain des États-Unis. Il a parlé de la Floride et du Canada.

Juan Ponce de Leon, vieux capitaine, dont l'âge n'avait pas amorti la fougue, semit en route pour l'Amérique, avec trois petits vaisseaux, il explora les côtes au nord du Mexique, qu'occupait déjà les Espagnols. Il découvrit le jour de *Pâques-Fléuries* une terre inconnue, qu'il nomma la *Floride*, et avant d'avoir pu coloniser sa conquête, il périt dans un combat contre les Indiens. Les tentatives des Espagnols pour s'établir dans cette contrée

furent longtemps inutiles; les Indiens défendaient leur pays avec un courage furieux; l'Espagne ne cessa de convoiter cet immense domaine qu'elle ne pouvait occuper, mais elle ne put empêcher que la France se rendit maîtresse des sombres forêts de la Floride, depuis les rives du Mississipi jusqu'aux régions polaires. Une expédition commandée par un chevalier de Malte, Nicolas de Villegagnon, partit du Havre, le 12 juillet 1555; elle était formée de gentilshommes pauvres, qui *allaient chercher gagnage*, de malheureux artisans et de marins venus des ports de Bretagne et de Normandie. Cette première expédition n'eut pas grand succès; une seconde, partie de Dieppe, en 1562, fut plus heureuse; elle avait pour chef un marin, nommé Jean Ribaut; il aborda sur cette terre féconde et l'occupa au nom de la France. Les Indiens accueillirent les Français avec cordialité, ils leur donnèrent des provisions, et les laissèrent libres de s'établir sur la côte. Mais les querelles intestines, les querelles de religion, divisèrent ces colons qui avaient de si fortes raisons pour rester unis; on se disputait, on cherchait l'or et les pierreries, et on négligeait la culture d'une terre fertile, qui aurait payé le travail par des richesses sans cesse renouvelées. Trois ans après l'arrivée de Jean Ribaut, il ne restait des nombreux aventuriers qu'il avait amenés, qu'une bande de malheureux, dévorés de fièvre et de misère; les provisions étaient épuisées, les Indiens, imprudemment molestés et attaqués, ne donnaient plus ni gibier ni maïs; les secours de la mère-patrie n'arrivaient pas; et la triste colonie recueillait le fruit de son imprudence; la conquête de l'or et l'établissement militaire avaient été le seul but qu'on se fût proposé; on n'avait pas trouvé d'or, on s'était fait des ennemis redoutables de ces sauvages, si bons autrefois, et on périssait de faim sur ce sol qui ne demandait qu'à produire. L'Espagne profita de ces erreurs et de ces malheurs. Une flotte redoutable commandée par l'amiral Menendez aborda le rivage de la Floride; la lutte fut terrible et sanglante, et finit par la défaite et le cruel massacre des Français. Ils

trouvèrent un vengeur dans un vaillant capitaine nommé Dominique de Gourgues, qui avait parcouru l'Europe et l'Amérique, toujours bataillant, et qui fut saisi d'une véhémence indignation, lorsqu'il apprit les cruautés des Espagnols contre ses compatriotes. Il devint leur vengeur et le champion des intérêts français dans le Nouveau-Monde. Cet homme de cœur vendit son patrimoine, équipa trois vaisseaux et partit pour l'Amérique, sans avoir dévoilé ses projets à personne. Quand il les révéla, ses compagnons y applaudirent, et il arriva plein de confiance en vue de la Floride.

L'amiral Menendez s'était fortifié dans sa nouvelle conquête, mais ses procédés barbares envers les Indiens les avaient aliénés, et ils regrettaient les mœurs plus douces, plus humaines, des soldats de Jean Ribaut. Les Indiens accueillirent avec joie les nouveaux arrivants et proposèrent de s'unir à eux pour combattre les Espagnols; Gourgues surprit les troupes de l'amiral, les battit et, il faut l'avouer, les massacra à son tour. L'établissement français en Floride ne fut pas relevé; la Floride demeura à l'Espagne jusqu'en 1763, époque où elle passa aux mains des Anglais. Il est probable que si les guerres de religion, n'avaient pas affaibli la France, cette belle colonie, à temps secourue, serait restée française, et que les efforts de Jean Ribaut et de Dominique de Gourgues n'eussent pas été inutiles.

Autre fut le sort du Canada: quelques voyageurs avaient déjà visité les régions du nord de l'Amérique; on peut citer parmi eux, l'Italien Verrazzano, Florentin d'origine, que François I^{er} envoya avec quatre navires à la recherche du pays qui produit l'or; il explora la contrée qu'on a appelée depuis la Caroline; il s'avança dans le Nord, et il adressa au roi de France un rapport qui renferme les plus anciennes descriptions connues des États-Unis actuels. Mais le roi était captif en Espagne, la France perdit le fruit des efforts de Verrazzano; pourtant, quelques années après, l'amiral Philippe de Chabot, conçut la pensée de renouveler ce voyage, et il en confia l'expédition à Jacques Cartier, de Saint-Malo. Ce courageux pionnier de la France visita le Canada, descendit le Saint-Laurent sur une distance de trois cents lieues, et prit possession au nom de son pays, de ces terres nouvelles. Il s'avança de plus en plus loin dans ces royaumes de forêts, les sauvages Iroquois l'accueillirent bien; ils faisaient d'éloquents discours et recevaient avec amitié les petits présents que les Français leur offraient. Ils arrivèrent à une ville indienne, fortifiée, où ils furent accueillis de la manière la plus hospitalière; les femmes Huronnes et Iroquoises apportaient leurs enfants à ces étrangers pour qu'ils les embrassassent; les chefs leur donnaient des provisions, tout était confiance et bonté de la part de ces pauvres sauvages, et il n'eût pas été difficile d'établir avec

eux une union éternelle si on avait laissé le champ libre à la religion et à ses ministres, mais la cupidité arrêta cet élan sympathique qui amenait les sauvages enfants des forêts vers les Européens; on exploita ceux que les missionnaires voulaient évangéliser, et on transforma en ennemis redoutables, des tribus qui s'étaient données avec tant d'abandon.

Mais revenons à Cartier; une troupe d'Indiens le conduisit près de la ville, sur une hauteur qu'il nomma aussitôt Mont-Royal (d'où Montréal) nom de la populeuse cité qui recouvre aujourd'hui la ville forte des Iroquois; du haut de cette montagne, les yeux des Français purent embrasser la noble perspective qui enchante encore les voyageurs; ils virent la forêt immense qui couvrait la contrée de son manteau de verdure, traversée par les eaux azurées du large fleuve, le Saint-Laurent, et leurs regards s'étendirent au-delà, jusqu'aux frontières du Mexique, le désert boisé dont chaque place a été marquée depuis par des luttes et des combats.

Cartier revint en Europe; une seconde expédition, dirigée par Jean de Roberval partit pour ces régions qu'on nommait la Nouvelle-France, il les explora, mais il ne put les coloniser: ce climat rigoureux, cette terre qui ne recelait aucun trésor n'attiraient pas les Européens; cependant, sous Henri IV, un capitaine de marine nommé Champlain vint à son tour visiter ces possessions qui profitaient si peu à la mère-patrie; il parcourut toute la contrée, il bâtit quelques forts, il attira des Français et il sut se concilier l'amitié des sauvages. Il est le fondateur de la colonie. Sur ses rapports, on se prit à penser que la nouvelle colonie valait la peine qu'on s'occupât d'elle; Louis XIII en fit la concession à des compagnies de commerce, sous condition d'y fonder des établissements, mais quoique ces compagnies eussent à leur tête des grands seigneurs et des princes du sang, pendant près de cinquante ans, le Canada resta sans culture.

La colonie dut beaucoup à Champlain, ceci est incontestable; pendant vingt-sept ans, il ne cessa de travailler pour elle; il y avait en lui à la fois un solide chrétien, un homme de guerre courageux et habile, un voyageur curieux d'explorations nouvelles; il donna à ces peuplades sauvages, avec lesquelles il avait des rapports fréquents, l'exemple de la vie la plus chaste et la plus austère. Une des grandes joies de Champlain, joie qui l'émut jusqu'aux larmes, ce fut de voir offrir pour la première fois, le Saint Sacrifice sur le rivage âpre et désolé où, depuis, s'éleva la grande ville de Québec.

Mais il faut le dire, la colonisation et la civilisation de cette vaste contrée fut due surtout à M. Olier, le pieux curé de Saint-Sulpice. Dieu lui avait inspiré une tendre affection pour ces nations assises à l'ombre de la mort, auxquelles on

avait apporté les vices de l'Europe, mais que personne encore n'avait essayé de gagner à Jésus-Christ. Il chercha et trouva des hommes et de l'argent, il établit une colonie dans cette île de Montréal, visitée par Cartier, un siècle auparavant; il s'engagea à y fonder trois communautés, l'une d'ecclésiastiques, pour donner les secours spirituels aux Français et pour évangéliser les sauvages, une de maîtresses d'école pour instruire les filles, une d'Hospitalières pour soigner les malades. Ces trois projets furent réalisés, et ces rives étrangères qui n'avaient connu que l'avarice et la cruauté des Européens virent enfin la civilisation dans ce qu'elle a de plus noble et de plus touchant, la foi y planta le crucifix, et la charité y arbora sa bannière.

Ces saints prêtres de Saint-Sulpice, ces grandes religieuses qui franchirent l'Océan pour servir les colons et les Iroquois, ces courageux missionnaires jésuites qui portèrent la foi au milieu des tribus sauvages et qui subirent le martyre pour l'amour de Jésus-Christ, voilà les véritables pionniers de la France dans le Nouveau-Monde. Ribaut, Cartier, Roberval, Champlain, des Monts, ont découvert le sol, ils ont tracé la carte du fleuve et bâti des forts, mais ceux qui agissaient au nom de Dieu ont peuplé ces régions solitaires, et ils ont laissé dans ce généreux peuple Canadien l'empreinte que deux siècles passés et une domination étrangère n'ont pu effacer. Le livre américain que nous analysons, n'a pas rendu une entière justice aux efforts et aux succès du clergé catholique; mais la fidélité des Canadiens à la religion et à la France, suffit à son éloge. Il avoue cependant « que le zèle dévoué de ces apôtres, en parlant des Jésuites, ajoute un nouveau lustre aux titres que l'ordre s'est acquis comme bienfaiteur de l'humanité, et par la grandeur de ses conceptions en d'autres contrées. »

Cet ouvrage, traduit par la comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre, est d'une lecture intéressante; l'introduction, très-étudiée, sur les origines et les mœurs des sauvages, est un excellent morceau; mais en lisant le travail tout entier, il faut bien se dire que l'auteur n'est ni Français, ni catholique, et qu'on ne pourrait, sans contrôle, adopter tous ses jugements. Cette restriction faite, nous devons ajouter que cet ouvrage est instructif, d'une lecture agréable et tout à fait digne d'être recommandé. (1). M. B.

HISTOIRE D'UN ENFANT, LE PETIT CHOSE

PAR ALPHONSE DAUDET

L'Histoire d'un enfant n'est pas faite pour les enfants, car *l'enfant*, le *petit Chose* réunit à

(1) Chez Didier. Quai des Augustins, 35, Paris. — Prix : 4 francs.

l'étourderie et à la faiblesse de l'enfance, les passions d'un âge plus avancé; ceci dit, ajoutons que c'est un bien joli livre, qui ne ressemble pas à d'autres livres, plein d'esprit, plein de cœur, il porte dans toutes ses pages un cachet de réalité émouvante. Toutes les familles le liront, pères, mères, adolescents; mais, vrai, ce n'est pas là un livre d'enfants!

Daniel Eyssette, le *petit Chose*, est une charmante créature, qui lutte contre une destinée trop rude: il a tous les bons instincts, mais il n'a pas la force et la suite nécessaires pour arriver à un résultat positif, fortune, gloire, affections; il faut à cette âme chancelante, à cette volonté indécise et légère, un appui et un guide: il les a trouvés dans son frère Jacques, caractère admirable et plein de grandeur, quoique tout en lui soit humble et terne. Mais le dévouement et l'abnégation élèvent haut celui qui s'estime si peu lui-même; il a, cachée dans son âme, la poésie que le *Petit Chose* exprime en vers, plus ou moins bien venus, et il fait penser à cette parole de Doudan: « Il y a des vies obscures qui sont charmantes ». Jacques, qui s'efface toujours, est le héros de ce livre; il agit pendant que les autres parlent, et il meurt afin que les autres puissent être heureux. C'est une belle scène que celle de la mort si chrétienne de Jacques; on le plaint d'avoir été si méconnu, et on l'envie d'avoir su rester si bon.

Nous n'analyserons pas cette spirituelle et touchante histoire, odyssée d'une âme qui se débat contre l'âpreté de la vie, qui fléchit, qui tombe, qu'un bras ami relève, et qui se fait chérir, même du lecteur, et en dépit des fautes réelles où elle choit durant son pèlerinage. Nous ne raconterons pas, mais nous louerons la vérité de ces tableaux d'intérieur, les délicates nuances des caractères, la beauté morale répandue sur Jacques, sur l'abbé Germane, sur l'humble marchand de porcelaines, Pierrotte, si fidèle à un souvenir de reconnaissance, et dont la belle âme triomphe de disgrâces extérieures ainsi que des vulgarités d'éducation et de situation. C'est un des coins délicats du talent de M. Daudet qu'un art qui consiste à mettre en lumière les grandes qualités du cœur, sous quelque enveloppe commune qu'il les trouve, et de rendre très-intéressants ceux dont on aurait bonne envie de se moquer. Il invite, par son exemple, le lecteur à faire ce voyage de découvertes dans le cœur humain, et à chercher de généreuses pensées, rendues dans un idiome trivial, et de nobles actions cachées sous des dehors vulgaires.

L'Histoire d'un enfant est publiée avec beaucoup de soin; des gravures soignées l'embellissent; c'est un très-beau livre d'éternelle, mais c'est bien mieux qu'un livre d'éternelle. (1).

(1) Prix : 7 fr., 8 fr. par la poste. Librairie Hetzel, rue Jacob, 18, Paris.

CONSEILS

LE CÉLIBAT

Pauvres jeunes filles, je vous plains ! Dès votre première jeunesse, dès que vos pensées se sont débrouillées, vous n'avez eu, grâce à l'éducation moderne, qu'un objectif, le mariage ! le mariage ! *Quand ma fille sera établie !* disent les mères. *Quand je serai mariée !* dit la fille. Très-bien. Mais, d'abord, le mariage où il faut de toute nécessité le concours de deux volontés, dépend-il absolument de nous ? Et puis, ce mariage enfin, état austère et saint aux yeux de la Religion, état hérissé de devoirs sérieux et difficiles aux yeux des moralistes, assure-t-il nécessairement le bonheur de celles qui s'y engagent ? Hélas ! demandez-le aux femmes mariées. Bossuet disait : « Il y a de bons mariages, il n'y en a pas de délicieux. » Je ne serais peut-être pas aussi absolue que ce grand évêque, célibataire par vocation, mais tout ce qui est délice est rare, et sans accuser plus que de raison l'institution conjugale, on peut affirmer que la différence des caractères, le support mutuel, l'éducation des enfants, leur conduite, la santé, les revers de fortune, rendent fréquemment pénible ce joug que deux volontés doivent subir en commun. Ceci accordé, laissons le mariage. Quoiqu'il ne soit pas toujours enviable, toutes l'envient, mais toutes n'y arrivent pas, et dans le désarroi où se trouve notre pauvre société, enfiévrée d'ambition, malade d'avarice, beaucoup de jeunes filles qui feraient des femmes excellentes, passent leur vie sans alliance, parce qu'elles n'ont pas eu assez d'argent. Ceci est une vérité connue et sur laquelle il n'est pas besoin d'insister. Mais ces jeunes filles, ces pauvres filles, ces vieilles filles dont on a négligé les vertus, dédaigné le dévouement, fleurs oubliées qui se fanent sans avoir donné de fruits, que feront-elles, à quoi emploieront-elles cette vie, cette énergie, ce cœur dont nul n'a voulu ? Si elles ont des parents, si elles ont des neveux orphelins, leur devoir est tout tracé, leur vie a un but, leur tendresse un emploi ; mais si elles sont tristement libres, consacreront-elles leur temps, leurs affections à choyer des chiens et des oiseaux (n'en disons pas de mal pourtant !) à élever des fleurs ou à faire de petits ouvrages, aussi inutiles qu'ingénieux ? Franchement, cela ne suffit ni pour le bonheur,

ni pour le salut ; l'étude même, la culture des arts ne remplissent pas assez le cœur et ne donnent pas un emploi utile à la vie. Il faut donc des bonnes œuvres : c'est là, près des pauvres et des malades, que la vieille fille, libre d'elle-même, remplit un rôle que nul ne peut lui disputer : elle est toute à ceux qui n'ont personne. Qui n'a connu de ces filles dévouées qui, modestement, sans faire parler d'elles, font de la plus active charité la grande occupation de leurs jours et le but constant de leurs pensées ? De grand matin, on les voit à la messe ; elles sortent de l'église et, au lieu de rentrer chez elles, dans cet intérieur calme et ordonné, elles vont voir leurs malades, l'enfant qui a une grave rougeole, la jeune fille qui se meurt de la poitrine, l'ouvrier qui s'est cassé le bras... la petite vérole et la fièvre typhoïde ne les effraient guère. En entrant dans une demeure infectée, elles sentent avec un noble orgueil qu'elles sont libres — libres de donner leur vie, s'il le faut ! La voilà, cette pauvre fille, elle revient chez elle, elle prépare des sirops, un bouillon, du linge, un petit repas pour des gens si mal soignés chez eux, elle leur porte ses secours... elle rentre, elle s'assied enfin, elle coud, elle tricote... quelles grosses chemises ! et quelle laine rude et brune ! Vous devinez pour qui ? A chaque instant on la dérange, c'est une aumône, un conseil, une recommandation que l'on demande ; elle est toujours prête : il n'y a que les malheureux qui aient besoin d'elle, et elle, pour être heureuse a besoin des malheureux.

D'autres, parmi les personnes vouées au célibat, n'ont pas adopté une existence aussi active, mais elles ont également leurs œuvres, l'objet de leurs soins et des prédilections de leur cœur. J'en connais qui se sont toutes vouées aux missions et qui comblent de leurs dons les pauvres prêtres qui s'embarquent pour les régions lointaines. C'est à ces filles laborieuses et modestes qu'ils doivent ces vêtements sacerdotaux, ces ornements, ces bannières qui charmeront les yeux des nègres et des sauvages de l'Amérique ; ils leur doivent les vêtements que revêtiront les néophytes, les linges de l'autel, le calice et le ciboire ; elles ont mendié pour l'apôtre, elles ont travaillé pour lui.

D'autres se dévouent aux orphelins : elles quêtent pour eux, elles leur cherchent des appuis,

elles n'ont pas d'enfants, et pourtant, elles ont des entrailles de mère. L'œuvre de l'Adoption (1) trouve en elles de zélées coopératrices. Elles s'occupent de ces pauvres petits êtres délaissés, elles leur cherchent un abri, le pain matériel, le pain de l'instruction : il faut faire des démarches, il faut s'enquérir et solliciter : elles ont le temps, elles vont, elles écrivent et ne se reposent que lorsque leur orphelin est en sûreté.

Une autre, et toute la grande ville qu'elle habitait et qu'elle édifiait pourrait dire son nom, avait dévoué sa jeunesse et son âge mûr aux jeunes filles pauvres : elle les instruisait dans les intervalles que leur laissait le travail ; le dimanche, elle les amusait, les récréait, les empêchait de désirer les divertissements dangereux du dehors ; elle trouvait toujours dans son âme de quoi les consoler et les soutenir ; dans sa bourse, de quoi leur venir en aide. Elle n'était pas riche pourtant, mademoiselle Julie ! mais elle travaillait au profit des pauvres : les châles, les couvre-pieds, les camisoles, chefs-d'œuvre de tricot, se multipliaient sous ses doigts et emplissaient cette petite cassette toujours vidée par la charité. Elle avait quelques émules, vieilles filles comme elle, vraies mères de ces pauvres enfants du peuple dont les mères sont quelquefois dénaturées, et presque toujours in-soucieuses et dures.

Une autre encore, une autre vieille fille, Mademoiselle Adélaïde de P. consacrait sa fortune et sa vie aux pauvres filles incurables qu'elle

avait recueillies dans une maison, devenue depuis un grand hôpital ; nous avons vu, à Anvers, l'œuvre charmante et touchante des pauvres enfants malades, fondée et dirigée par une pieuse demoiselle : nous en connaissons une autre, (et elle est de nos abonnées) qui a ouvert un asile aux filles bien nées, bien élevées et sans ressources ; elle vit avec ses pauvres et intéressantes protégées.

Il en est ainsi de toutes les œuvres de charité particulières et publiques : elles trouvent du feu dans ces cœurs dont on n'a pas envié la possession et ces petites fortunes qu'un homme a trouvées trop étroites sont un flot où l'aumône puise toujours. Le célibat, ennobli par l'abnégation et le dévouement, devient cher à celles qui ont pris leur parti, et qui ont eu assez de fierté pour s'abstenir de *battre le briquet*, ainsi que le dit impertinemment un poète moderne. Elles y ont trouvé la liberté, grand bien ici-bas ! La famille de Jésus-Christ est devenue leur famille, et dans la sérénité de leur conscience, elles s'endorment et se réveilleront à ce doux appel : *Venez à moi, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger.*

Mais il faut comprendre le célibat, ses devoirs et ses joies.

M. B.

(1) L'œuvre de l'Adoption place dans des orphelins, les orphelins et les orphelines. La cotisation est de 50 centimes par an.

SEULE DANS PARIS

(SUITE)

III

LES DÉMARCHES.

« Je parierais que vous n'avez pas réussi ? Est-ce que je me trompe, demanda madame Gallois, en levant la tête, au bruit de la porte qui s'ouvrait doucement ? »

Hélène entra et se laissa tomber sur une chaise, accablée de fatigue et de chagrin, et cette question posée brusquement lui fit monter les larmes aux yeux.

« Je n'ai pas réussi, dit-elle ; madame Germain m'a à peu-près refusé tout appui.

— Et cette madame-là est votre parente ?

— Elle est la sœur de mon père.

— Du sang n'est pas de l'eau pourtant. Et elle est riche ?

— Très-riche.

— Eh bien ! voilà ce qui s'appelle une vilaine femme. Je ne suis qu'une pauvre marchande, mais je n'envie pas la fortune de cette dame, qui la rend si dure et si fière.

— Elle croit peut-être bien faire, dit Hélène ; il est si facile de s'abuser sur ses propres intentions ! »

Madame Gallois leva les épaules ; elle acheva de ranger, d'une main preste, la grande caisse où elle enfermait ses menus achats, puis, elle dit à sa jeune compagne :

« Vous êtes pâle à faire peur, vous mourez de froid, nous allons dîner au bouillon, tout près d'ici, et puis, nous causerons... pas au bouillon, par exemple, on y fait un bruit à ne pas entendre le ciel tonner. »

Après un sobre et court repas, elles revinrent à l'hôtel et s'assirent, enveloppées de leurs manteaux, dans cette chambre glacée.

« Maintenant, Hélène, dites-moi donc ce que vous comptez faire ? »

— Ma tante m'a promis une recommandation pour sa couturière...

— Ah ! vraiment, elle a eu cette bonté ?

— Je sais que c'est peu de chose, mais enfin, si son appui peut m'ouvrir une voie, je lui en serai encore très-obligée.

— Et que voudriez-vous faire ?

— Si on pouvait m'employer comme caissière, je compte bien et vite... ou, comme demoiselle de magasin, ou... au pis aller, comme ouvrière... je sais coudre...

— Pauvre petite ! dit la marchande avec une certaine émotion ; ah ! si mon digne mari ne m'avait pas laissée veuve avec huit enfants, je vous dirais bien : Venez chez nous ! Mais, vous savez que neuf personnes, vivant du produit d'un petit magasin, à Oisemont, il ne doit pas rester grand'chose après elles ! Mes filles m'aident : ma Rose est mon commis, ma Pauline, ma fille de boutique, ma Louise est au ménage, mais les garçons sont petits et ne gagnent pas un centime ! Et puis, voyez-vous, Hélène, ces grands magasins de Paris nous coupent l'herbe sous le pied : le moyen de vivre ? Toutes les belles dames de nos environs se font envoyer leurs affaires de Paris. Si nous n'avions pas les campagnards !...

— Il faut donc que je reste à Paris, puisque c'est là que tout arrive, dit Hélène avec douceur.

— Je ne dis pas le contraire, mon enfant, mais vous ne pouvez pas demeurer à l'hôtel ; c'est trop cher et cela ne convient pas.

— C'est vrai.

— J'y ai bien songé, et voici ce que je vous propose. Je ne connais pas grand monde à Paris, mais depuis vingt-cinq ans, je suis en relation avec une famille de braves gens ; ils sont passementiers de leur état ; ils travaillent tous, le père, la mère et un garçon infirme ; je leur ai acheté hier des boutons et des franges, et j'ai vu qu'il y avait chez eux, une petite chambre à louer. Si vous ne trouvez pas à vous placer, cela vous irait peut-être ?

— Certainement, madame ; je serai très-heureuse de quitter l'hôtel et de me trouver avec des gens que vous estimez.

— Dame ! ce n'est pas du beau monde, ce sont de très-petits bourgeois, mais de bons cœurs et un fonds de religion ; ils ne vous laisseraient pas insulter, et vous trouveriez toujours protection chez eux. Je connais Paris, il n'est pas bon

qu'une fille de votre âge et jolie soit toute seule... »

Hélène soupira amèrement : elle ne savait pas bien au juste quel danger pouvait la menacer, mais elle sentait avec douleur à quel point elle était isolée ici-bas ; toute protection lui manquait, elle était seule pour vivre, pour lutter dans ce désert humain où la jetait la nécessité implacable. Madame Gallois la regardait avec une compassion muette ; elle pensait à ses filles, à Rose, à Pauline, à Louise, et elle se disait :

« Quel dommage d'avoir tant de peine à nouer les deux bouts ! J'emmenerais cette pauvre petite chez moi, mais les cinq garçons ! Cinq bouches affamées ! C'est impossible ! »

Elle reprit tout haut, en dominant son émotion intérieure :

« Je vais sortir pour continuer mes achats : venez-vous avec moi ? »

Elles sortirent et traversèrent les rues affairées et encombrées qui conduisent au Faubourg-Montmartre.

« Voilà Paris ! disait la marchande ; voyez cette foule, ces figures de gens pressés qui courent toute la journée après une demi-heure qu'ils ont perdue le matin... Et ces voitures ! ces fardeurs avec leurs grosses pierres, ces camions avec leurs marchandises, et ces petits fiacres, et ces belles voitures avec leurs grands chevaux.... quelle vie ! quelle activité ! C'est égal ! J'aime encore mieux mon Oisemont. »

Elles arrivaient au grand magasin de soieries où madame Gallois faisait ses emplettes annuelles ; elles montèrent au premier étage, franchirent une porte sur laquelle on lisait : *Soieries en gros*, et arrivèrent dans un magasin où il n'y avait ni montre ni étalage.

« C'est vous, madame Gallois ? dit un homme âgé, qui écrivait, assis devant un élégant bureau. Vous venez pour vos achats d'hiver ? Nous avons de bien belles failles, noir et couleurs, des cachemires de soie, des satins et des velours d'une grande beauté.

— Trop beaux pour moi, monsieur Marécaux, répondit la marchande ; ma clientèle ne vise pas si haut ; c'est tout au plus si nous vendons quelques soieries pour les mariages de nos grands fermiers. Montrez-moi vos failles noires et vos nuances foncées, s'il vous plaît. »

Elles s'assirent, les étoffes furent déroulées, examinées, louées, critiquées.

« Je n'aime pas vos failles, disait madame Gallois, elles sont trop ternes, parlez-moi des anciens taffetas ! »

— La mode n'en veut plus ; ce drap de soie est magnifique, du plus beau noir, et moelleux ! Prenez-en une pièce, croyez-moi... »

Madame Gallois ne se décidait pas si vite ; elle tâta, elle examinait, levait l'étoffe à contre-jour, prenait une autre pièce, comparait, regardait les étiquettes et supputait ses bénéfices probables.

Pendant ce temps, monsieur Marécaux regardait au-dessus de ses lunettes, le beau profil d'Hélène et comparant à son tour, il se demandait si cette fleur blanche et fraîche avait poussé sur ce vieux tronc, il fit enfin une question :

« Et mademoiselle votre fille vous accompagne maintenant dans vos voyages ? »

— Mademoiselle n'est pas ma fille... Mes trois filles sont à la maison... Mademoiselle, Hélène cherche un emploi à Paris... caissière, comptable... Vous, M. Marécaux, vous pourriez peut-être me donner quelque bonne indication. Elle ferait honneur à votre recommandation.

— Je n'en doute pas ! Je n'en doute pas !... Il suffit de voir Mademoiselle... Mais à Paris, pour un poste, il y a cent postulants... C'est la mer à boire, que de se caser dans cette grande ville... On offre beaucoup d'emplois, les journaux sont remplis d'annonces : *On demande une Dame, on demande une jeune fille...* Ce sont des trébuchets pour les petits oiseaux, voyez-vous, madame Gallois !

— Cela suffit, répondit-elle, nous n'irons pas nous faire prendre... Allons, je me décide, pour cette faille noire, une demi-pièce faille, et une vingtaine de mètres de ce drap de soie... Vous allez me faire des conditions raisonnables ? »

Ils débattirent longtemps les prix, et Hélène réfléchissait à ces paroles du marchand, aux dangers de Paris, aux amorces qui cachaient de terribles pièges. Sa pensée allait vers sa cousine Julia ; elle lui enviait, non la fortune, mais la paix, la sécurité, la protection dont elle vivait entourée.

« Et moi, se disait-elle, je suis un malheureux oiseau, perdu dans la tourmente, rien ne m'aide et tout me menace... et pourtant, voudrais-je avoir ma tante pour mère ? Hélas ! maman ! où est-elle ? »

— Venez-vous, Hélène ? lui dit madame Gallois qui avait achevé ses emplettes. Allons acheter du blanc, maintenant, et puis à l'hôtel ; au revoir M. Marécaux...

— Adieu, Madame, et merci ; Mademoiselle, je vous souhaite bonne chance.

Hélène suivit sa compagne dans le tout Paris marchand. Elle achetait des bas et des cols, des bibelots et de la parfumerie, toutes les denrées de Paris qu'une boutique de province renferme dans ses flancs ; et plus Hélène parcourait l'éblouissant Paris, plus il lui faisait peur. Encore vingt-quatre heures, elle serait seule dans cette immensité...

Le lendemain matin, le facteur, faisant sa première tournée, apporta pour Hélène un pli chargé. Elle signa le registre avec une certaine émotion et ouvrit l'enveloppe. Elle contenait trois choses : une carte au nom de Madame Germain de Villemandre, une lettre adressée à *Madame Jenny Coudere, couturière, rue de la Chaussée-d'Antin*, et un billet de cent francs. Le sang d'Hé-

lène bouillonna à la vue de ce billet, sèche aumône qui attestait sa pauvreté, don insignifiant si on le comparait à ses besoins et à la fortune de celle qui l'octroyait :

« J'ai bien envie de le renvoyer, dit-elle à madame Gallois.

— Je ne vous y engage pas, répondit la bonne dame ; votre tante n'en serait pas fâchée, peut-être, car elle pourrait aller clabauder partout qu'elle vous accablée de ses bienfaits et que vous les avez refusés... et puis, peut-être n'êtes-vous pas *très-argentée*, comme on dit chez nous ? »

— J'ai deux cents francs.

— Et voilà donc trois cents francs ; ce n'est guère pour vivre en attendant à Paris. Croyez moi, serrez cela, habillez-vous, et nous irons chez la fameuse couturière... Je pars ce soir, je voudrais, si possible, vous voir casée. »

Imposant était le vestibule, et majestueux l'escalier qui menaient chez madame Jenny Coudere. Elle logeait au premier étage ; un valet de chambre, correctement vêtu d'une sorte de livrée brune, introduisit mademoiselle de Villemandre et sa compagne, non sans leur décocher un coup d'œil expert et dédaigneux qui voulait dire :

« Voilà des clientes qui ne sont pas fameuses ! »

Elles traversèrent une somptueuse antichambre, un premier salon où s'étaient des robes achevées, prêtes à être emportées, un second salon où travaillaient des demoiselles, élégantes comme des duchesses, et parvinrent enfin au sanctuaire. La couturière célèbre était une jolie femme, qui avait dépassé cependant de deux ou trois lustres au moins, l'âge où l'on est vraiment jolie ; mais l'art le plus exquis venait à son aide ; elle faisait valoir sur sa personne élégante les toilettes qu'elle recommandait à ses pratiques. Elle salua légèrement, Hélène, et sans doute elle prenait les deux visiteuses pour la femme de chambre et la femme de charge d'une bonne maison :

« J'ai bien l'honneur... vous venez de la part... »

— De la part de Madame Germain, répondit Hélène en lui donnant la lettre.

— Ah ! Madame Germain de Villemandre ! une de nos plus sympathiques clientes... »

Madame Coudere ajusta son lorgnon et lut :

« Que je serais heureuse, dit-elle, du ton précieux qui lui semblait naturel, que je serais heureuse de pouvoir obliger une personne à laquelle madame Germain s'intéresse ! Mais la bonne volonté ne suffit pas... il faut remuer un monde pour pouvoir caser quelqu'un à Paris... j'entends caser d'une façon convenable... »

Elle réfléchit un instant, le coude sur la table et deux doigts blancs posés sur sa joue ; elle poursuivait une autre idée :

« Mademoiselle Lucie, dit-elle d'une voix assez élevée, venez donc ! »

Une des demoiselles parut, traînant une lon-

gue queue de soie bleue sur le tapis d'Orient, de la poudre de riz sur la figure et les mains blanches par la pâte d'amandes, et la poitrine constellée d'aiguilles enfilées :

« Mademoiselle Lucie, n'oubliez donc pas l'envoi à la marquise d'Auxelles, ni celui à lady Dunbar... les adresses sont dans le livre d'adresses... »

L'apparition rentra dans les coulisses ; madame Coudere revint à la conversation :

« Je pourrais, mademoiselle, vous offrir une lettre pour la maison de nouveautés Linster, c'est là que je prends tous mes lainages ; peut-être pourra-t-on employer vos talents... J'eusse été heureuse de vous attacher à ma maison, mais mes ateliers sont au grand complet... Je vais écrire un mot à madame Linster. »

Elle ouvrit un charmant pupitre placé auprès d'elle, en tira du papier mastie et une plume d'ivoire, et traça d'une vilaine écriture quelques lignes inégales :

« Voilà ! »

Elle cacheta et remit le pli à Hélène ; l'audience était terminée.

« Allons ! d'Hérode à Pilate ! Je vais vous conduire chez madame Linster, aux *Pyramides* ! Je connais cela. Nous verrons l'effet de la recommandation de cette mijaurée ; princesse de l'aiguille, va !

Madame Linster écrivait dans un cabinet de travail meublé avec un luxe sévère qui semblait en harmonie avec sa figure sérieuse. Ceux qui la connaissaient bien savaient que sa maison de commerce, machine compliquée s'il en fut, recevait d'elle son impulsion : elle veillait à tout, aux achats, aux ventes, à la correspondance, à la caisse, aux mille détails de ce monde remuant et changeant qu'on nomme un grand magasin de Paris. Elle ne s'occupait que de colifichets, et pourtant elle était très-grave ; les colifichets ont pris une si redoutable importance ! Des fortunes de prince, des *rangons de Roi*, comme on disait jadis, s'engloutissaient dans ces palais nés du caprice et de la mode !

Un domestique entra, apportant une lettre sur un plateau d'argent, et il dit à voix basse :

« Les dames qui ont apporté cette lettre, attendent. »

Madame Linster lut deux fois le court billet et dit :

« Faites entrer. »

Hélène et Madame Gallois furent introduites.

« Madame Coudere me dit, Mademoiselle, que vous voudriez vous plaire ; elle ignore sans doute que notre personnel, très au complet d'ailleurs, exige des aptitudes tout à fait spéciales... »

— Si vous vouliez m'utiliser, Madame, j'prendrais, je serais fort attentive...

— Je n'en doute pas, mais il faut que je voie, que je réfléchisse... Pourriez-vous revenir à trois heures ?

— Oui, Madame.

— Très-bien, je vous attendrai.

— Allons dîner, dit Madame Gallois avec une sourde impatience ; j'achèverai mes courses et nous reviendrons ensemble ici. Quelle patience il faut, mon bon Dieu ! »

A trois heures, elles furent introduites, non dans le cabinet de travail, mais dans une vaste chambre, meublée de plus de robes et de manteaux que le cabinet de Barbe-Bleue ; madame Linster vint aussitôt, et elle commença promptement l'entretien :

— J'ai parlé de vous, Mademoiselle, à une de nos principales employées, qui dirige le rayon des confections ; elle aurait besoin d'une essayeuse ; vous seriez, il me semble, propre à cet emploi... »

Hélène ne répondit que par un petit geste d'acquiescement ; elle n'avait jamais, et pour cause, visité ces opulents magasins que Paris a dédié aux femmes, et elle ignorait le rôle qu'elle aurait pu y remplir.

« Auriez-vous l'obligeance d'ôter votre châle ?

Elle obéit machinalement : madame Linster vint à elle, tenant à la main un superbe pardessus de velours, bordé de fourrures ; elle l'ajusta sur les épaules de la jeune fille, et lui dit :

« Marchez donc ! »

Elle obéit encore, quoique un sentiment de fierté révoltée oppressât son cœur.

— Encore quelques pas !... Vous marchez bien, mais la pose de la tête laisse à désirer... vous baissez le cou... vous courbez les épaules... il faudrait rectifier cela... ces beaux vêtements-là demandent un port élégant... une certaine dignité...

Elle s'approcha, enleva la pelisse, et promenant la main sur les épaules de l'orpheline, sur ses bras, sur son cou, elle s'écria :

— Vous êtes extrêmement maigre ! Vous n'avez pas d'ampleur... il faut une taille de femme pour faire valoir nos créations... Vous êtes enfant encore par les proportions...

Hélène frémissait à ce contact, quoiqu'il fût doux et léger ; ses longs cils retenaient à peine des larmes. Madame Linster, toute à son affaire, ne s'en aperçut pas :

— Je crains, mademoiselle, que vous ne puissiez nous convenir... je le regrette... Vous avez un air distingué qui me plaisait ; mais il faudrait plus de développement... je le regrette encore un coup... »

Hélène ne pouvait pas parler ; elle remit son châle, salua et sortit de l'opulent bazar ; elle s'appuya sur le bras de Madame Gallois, qui remarqua les larmes débordant de ses beaux yeux et roulant sur ses joues que la honte et la pudeur avaient colorées :

« Ça ressemble, dit-elle, à un marché d'esclaves, où l'on tâte aux gens leurs dents et leurs côtes. Ah ! que Paris a donc de vilains côtés ! Où voulez-vous aller maintenant, ma pauvre Hélène

— Chez votre passementier, répondit-elle tristement. Je chercherai de l'ouvrage... je vivrai avec mes trois cents francs, jusqu'à ce que le bon Dieu m'envoie quelque chose !

— A brebis tondue, Dieu mesure le vent ! dit la bonne femme. Pauvre petite ! Allons ! »

Jamais plus étroit et plus pauvre réduit ne s'était offert aux yeux d'Hélène, que la chambre qu'allaient lui céder les époux Bachelet ; elle était située au rez-de-chaussée, elle ouvrait sur ce qu'on appelle à Paris une cour, c'est-à-dire un puits sans eau, mais non sans humidité, et où les habitants réunissent tous les ustensiles les plus vulgaires ; les brosses y coudoyaient les baquets, et la vieille ferraille se mêlait aux pots cassés. Telle était la perspective ; la chambre était petite, meublée d'un lit, d'une table et de trois chaises ; la malle d'Hélène tenait lieu de commode, et un petit fourneau devait servir à apprêter les repas. Madame Gallois jeta un coup d'œil sur cet intérieur, soupira et dit à Hélène :

« Il faut nous quitter... Je vous laisse au moins avec de braves gens. Adieu, Hélène, si quelque heureuse chance vous arrive, écrivez-moi !... Quand je reviendrai à Paris, nous nous verrons. »

Elles s'embrassèrent, madame Gallois s'en alla, et Hélène se sentit tout à fait seule dans l'immense Paris. Elle s'assit et regarda sa pauvre demeure, regarda au fond d'elle-même et se mit à pleurer. Jamais sa détresse ne lui avait paru plus poignante, et c'était plus encore son isolement que sa misère qui la faisait souffrir, et tirait de nouvelles larmes de ses yeux, qui avaient déjà tant pleuré. Ah ! si son père, si sa mère eussent été auprès d'elle, c'eût été la protection, la dignité, la tendresse, et pour eux, elle eût bravé tous les dégoûts de la pauvreté. Du travail salarié dont les conditions sont souvent si dures pour les femmes ; elle eût mendié pour eux avec joie, mais le combat de la vie pour elle-même, pour suffire à ses seuls besoins, la rebutait à l'avance, et le *A quoi bon ?* du découragement retentissait sourdement dans son âme. Elle était à cette heure funeste où vivre n'est plus un plaisir, mais un devoir et un devoir austère, et elle s'épouvantait à la pensée de ce poids que chaque jour apporterait, qu'il faudrait soulever chaque jour, rocher de Sisyphe où s'usent les forces et la volonté.

« Mon Dieu ! dit-elle à demi-voix, pourquoi me condamnez-vous à vivre ! Que ne donnez-vous mes forces, ma santé à une jeune fille qui serait heureuse de vivre et qui va mourir ! Pourquoi, mon Dieu ! »

Le nom de Dieu n'avait pas été prononcé en vain ; il répondit ; Hélène joignit les mains et dit encore :

« Mon Dieu ! Vous le voulez ainsi ! Vous voulez que je vive et que je souffre ! Accordez-moi de me conformer à votre volonté et aidez-moi,

car enfin, vous êtes mon père, mon seul père ! Regardez-moi donc ! »

Pendant ce temps, M. Bachelet, sa femme et son fils parlaient de leur pensionnaire :

« Elle est bien mignonne ! dit le vieillard, on voit qu'elle n'a pas l'habitude du pavé de Paris, et elle aura de la peine à se placer. »

— Pour cela, oui, répondit la femme, c'est trop bien élevé et trop sage pour accepter une vilaine besogne, et trop peu déléuré pour s'en procurer une qui soit lucrative et honnête à la fois.

— Madame Gallois nous l'a bien recommandée...

— Oui, mon homme ; aussi, voilà ce que j'ai pensé.

— Je parie que je devine, dit le fils boiteux et bossu.

— T'es assez malin pour ça, chéri, répondit sa mère avec un regard caressant, ce regard particulier des mères pour l'enfant déshérité. Eh bien ! dis.

— Tu voudrais lui donner un peu d'occupation, puisque nous avons une forte commande.

— C'est cela même ; elle pourrait apprendre à tisser du galon sur un petit métier, elle gagnerait quelques sous, et nous, nous aurions l'avantage d'avoir notre ouvrière près de nous et de surveiller son travail.

— C'est bien imaginé, dit le mari, mais comme cela ne durera pas longtemps,—la passementerie est si traitre ! —je regarderai dans le *Petit Journal* les offres d'emplois. Et on finira par trouver quelque chose pour cette enfant. »

Ce fut là le petit rameau de saule que la Providence tendit à Hélène dans ce premier et cruel moment de détresse ; elle accepta l'offre de sa voisine, elle fit son apprentissage, elle reçut ces petits services que les pauvres se rendent avec tant de charité, et pendant plusieurs semaines de l'hiver, elle vécut de cette vie souffrante, innocente et laborieuse que tant de jeunes filles éprouvées mènent à Paris, sous les combles de ses maisons opulentes, dans les taudis cachés au fond des rues qu'habitent les plus pauvres et les plus délaissés. Elle souffrait : son corps, quoiqu'accoutumé à un régime sévère, avait à subir trop de privations ; son esprit sans aliment et sans distractions, ne s'appuyait que sur de tristes pensées ; son cœur saignait au souvenir de ceux qu'elle avait aimés, et qui étaient partis, sans l'emmener avec eux ; pourtant, deux anges doux et sévères, veillaient auprès d'elle : la piété et le travail la couvraient de leurs ailes.

Ce même hiver fut très-brillant pour Julia Germain ; elle entra dans le monde ; sa mère la menait de fête en fête, et elle y prenait beaucoup plus de plaisir que sa fille. Une santé délicate, une habitude d'âme un peu timide, un peu mélancolique, auraient fait désirer à Julia de moins bruyants plaisirs ; une soirée en famille, un petit

dîner avec des amis lui eussent paru mille fois plus délicieux que les bals et les grandes réunions, mais sa mère, qui aimait le monde pour son propre compte, n'entendait pas que sa fille s'isolât ainsi et lui enlevât ce joli prétexte des mères mondaines, « Il faut bien que je conduise cette grande enfant dans le monde ! »

On allait donc dans le monde, et un soir de Janvier, Julia se laissait coiffer et habiller par sa femme de chambre; il s'agissait d'aller dîner chez un des grands banquiers de Paris; la toilette était exquise, mais le visage de la jeune fille restait triste, et elle regardait dans la glace avec indifférence son visage pâle, entouré de fleurs. Madame Germain entra, sa toilette finie, et la camériste sortit.

« La voiture est prête, nous allons partir: Mais quelle figure d'enterrement tu fais? Qu'est-ce qui t'arrive? »

— Mère, répondit Julia, permettez-moi une question.

— Dis.

— Où est ma cousine Hélène!

— Est-ce que je sais? En province, sans doute. Je lui ai adressé un secours, et elle sera retournée auprès de ses amis, auprès des parents de sa mère peut-être.

— Vous croyez, mère?

— Certainement, dit madame Germain avec aplomb. Pourquoi me demandes-tu cela?

— C'est que... hier... quand nous revenions de notre tournée de visites, j'ai cru voir, j'ai cru reconnaître dans la rue de Maubeuge... tu sais, mère, nous étions allées chez madame Aubert, j'ai remarqué une jeune fille qui allait vite et qui était pauvrement habillée, tout en noir... elle a passé près de la roue du coupé, et il me semblait que c'était la pauvre Hélène...

— Tu t'es trompée, c'est tout ce que je puis te dire.

— Bien sûr? Je me souviens cependant bien de son visage et de ses cheveux blond-clair; je voyais une grosse natte, semblable aux siens, sous son vieux chapeau de deuil... le cœur me battait.

— Si tu l'avais appelée, tu aurais vu que tu te trompais, dit audacieusement madame Germain. Mais voilà sept heures, descendons... encore un peu, on nous attendra, et on aura le loisir de dire du mal de nous... essuie tes yeux, voyons!

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LA PROIE ET L'OMBRE

(SUITE)

IV

Il y avait fort longtemps déjà que M. Léon Piélard n'avait écrit à sa filleule. Son cœur aride n'éprouvait aucun besoin de s'épancher en tendresses épistolaires, et puis on espérait alors un prochain abaissement des droits de poste, lequel se faisait beaucoup attendre.

Léonide n'était guère plus désireuse de recevoir les banales épîtres de Péronne, et, dans la petite villa des bords de la Marne, si quelqu'un pensait au parrain Léon, c'était précisément la personne dont le parrain Léon s'occupait le moins.

Ursule, par la pente naturelle de son caractère, prenait intérêt à qui lui en avait témoigné, ne fût-ce qu'une fois, ne fût-ce que pendant l'espace de quelques minutes. M. Piélard l'avait parfois jointe à sa sœur dans ses offres maigres, dans ses lettres espacées. L'aveugle en gardait le souvenir. Elle le plaignait de vivre seul, de n'avoir

pas su se créer les douceurs d'une famille, et espérait naïvement que le neveu du bonhomme, Eugène Montrel, rentrerait assez à temps en France pour entourer sa vieillesse de soins et d'affection.

Quand elle formulait ses impressions devant Léonide, la blonde fille haussait les épaules.

« Que nous font M. Piélard et M. Montrel? » disait-elle avec indifférence. M. Piélard est un vieux garçon égoïste, peu fortuné d'ailleurs, qui n'a pas voulu se donner les charges d'une famille. S'il vit et meurt isolé, il l'aura donc bien voulu. M. Eugène Montrel, est, je crois, ingénieur sans grand avenir, sans patrimoine et sans ambition, qui est allé utiliser en Afrique ses talents, qu'il n'avait pas occasion de produire dans son pays. S'il juge à propos de revenir embellir les derniers jours d'un oncle mal léché, je n'y vois aucun mal. Il y gagnera, sans doute, d'hériter de la façon de tanière dans laquelle s'est cantonné mon ours de parrain.

Le parrain Piélard, en une circonstance solennelle, se mit pourtant bravement en frais de correspondance. Sa cervelle paisible avait enfanté un projet qui, dans sa simplicité, ne manquait ni de bon sens ni de poésie.

De la poésie ! Léon Piélard, l'ancien marchand de grains, mettant la poésie en tiers dans un de ses actes ! C'était là chose si rare qu'on eût pu crier au miracle.

Il faut donc avouer qu'une autre imagination, plus sensible que la sienne, avait apporté sa collaboration au projet du bonhomme.

Ce collaborateur inattendu n'était rien moins que son propre neveu, M. Eugène Montrel, un jeune homme de vingt-trois ans, point du tout semblable au commun des mortels, esprit chercheur, cœur plein d'illusions, avec le tort grave d'être sentimental en dépit de la marée réaliste qui déjà montait à la surface de la société.

Cela le faisait trouver absurde par ses camarades, et singulier par les femmes du monde, plus habituées aux madrigaux de salon qu'à un culte sincère. Sa Royauté l'Argent commençait à tout envahir, aussi, un beau garçon qui ne semblait s'en préoccuper en rien, n'était-il pas loin de passer pour une merveille d'excentricité.

Évidemment, Eugène Montrel eût dû naître quelques siècles plus tôt, alors que la chevalerie était l'unique loi impérieuse ; le choix de sa dame, la grande affaire de la vie ; la femme aimée, la plus chère croyance.

Il n'ambitionnait point pour l'avenir un mariage riche, mais seulement un mariage heureux. Ces sentiments surannés, passés à l'état d'utopie dans notre époque si cupide, n'avaient peut-être plus d'autre refuge dans le monde que le cœur de M. Montrel. La chimère d'amour pur, de désintéressement et de fidélité qu'il caressait dans le secret de sa pensée, lui paraissait mériter les recherches de toute une vie.

Quand il exposait, avec la verve entraînée de son âge, ses théories de l'autre monde, les hommes le désignaient avec compassion comme un monomane ; les femmes montraient toutes leurs dents dans un rire immodéré.

« C'est un original ! » disait le cœur, qui voulait être poli.

Cet original de vingt-trois ans gardait donc la foi persistante de rencontrer à travers le monde la compagne qui lui était destinée, de la reconnaître entre toutes, de le lui dire, d'être cru, d'en faire sa femme et de vivre près d'elle au septième ciel, le troisième lui paraissant trop peu élevé pour y placer l'idole à laquelle il entendait se dévouer absolument, le pauvre rêveur !

Mais où, quand, comment, à quelle date devait-il la rencontrer ?

Un jour, il crut avoir trouvé, et c'est ainsi qu'il collabora au grand projet de l'oncle Piélard.

Parti deux ans plus tôt pour l'Afrique où d'intéressants travaux lui avaient été confiés, le

jeune ingénieur revint en France dès que les travaux furent terminés, se fixa à Paris, et crut devoir, avant de parfaire sa nouvelle installation, consacrer quelques jours au dernier parent qui lui restait.

Dans la maison délabrée que M. Piélard habitait aux portes de Péronne, tout était laid, maussade, sans couleur. L'ancien marchand de grains manquait peut-être de goût ; à coup sûr ne manquait-il pas d'économie.

De ces deux causes découlait l'ensemble morose de cet intérieur. Au milieu des meubles dépareillés, des étoffes éteintes, des vieilleries antédiluviennes dispersées dans les six ou huit chambres froides, un seul objet frappait le regard par son éclat, et le captivait par son charme.

C'était, dans un cadre d'or, la tête vivante, souriante et radieuse d'une belle fille blonde. C'était le portrait de Léonide, apporté quelques années plus tôt, par M. Poncelet, à son fidèle Piélard.

Très-jeune encore quand elle avait posé pour cette peinture, médiocre de style, mais sincère et ressemblante, Léonide avait naïvement livré à l'artiste l'expression candide d'une physionomie bien modifiée depuis lors, et la profondeur limpide de grands yeux bleus qu'elle savait, maintenant, baisser savamment.

Le modèle était attrayant, l'expression heureuse, l'œuvre très-réussie. L'oncle Piélard la regardait avec orgueil comme l'ornement de la pièce humide et sombre qu'il appelait son salon.

Dès son entrée dans la maison, Eugène Montrel riva des yeux surpris à cette peinture idéale et ne les en détacha plus.

« Que regardes-tu donc là, Léonide ?... dit le bonhomme.

— Elle s'appelle Léonide ?

— Oui, un joli nom, hein ?

— Une adorable physionomie !

— C'est ma filleule.

— La fille d'un ami, n'est-ce pas ?

— De mon meilleur ami, Poncelet !... quel brave cœur !

— Vous la voyez souvent, mon oncle ?

— Moi ?... jamais !

— Comment !... une si charmante créature ?...

— ... Qui demeure plus loin que Paris, mon cher.

— Qu'importe !... Vous ne l'invitez pas non plus à venir vous visiter ?

— Ah ! ma foi non, par exemple ! Que diable veux-tu que j'en fasse ici ? »

Eugène ne répondit pas. Qu'eût-il opposé à ce qui lui semblait un blasphème ? Les yeux bleus parurent approuver sa réserve ; du fond de leur cadre étincelant, ils jetaient une lueur tremblante.

« Et les parents de... cette jeune fille ?... reprit-il peu après.

— Elle n'en a plus... c'est-à-dire, j'oubliais... elle a une sœur aveugle.

— Aveugle!... quelle disgrâce horrible!

— Ursule paraît très-contente de son sort. C'est une bonne fille, pas exigeante.

— Mademoiselle Léonide... doit mener une existence bien sérieuse auprès de sa sœur infirme?

— Pour cela, c'est certain. Ces jeunes filles vivent très-retirées, n'étant pas riches, un peu fières, et élevées comme des duchesses.

— Mais, mon oncle, comment n'avez-vous jamais songé... Comment la pensée ne vous est-elle pas venue... enfin, pourquoi n'avez-vous pas offert aux filles de votre ami une protection plus effective?

— Oh! je les protège, mon ami, je les protège. Je me souviens même de leur avoir offert de venir habiter ici si le cœur leur en disait.

— Vrai, mon oncle, vous leur avez offert... Oh! c'est bien, cela!

— Mais elles n'ont pas accepté, et tu conçois que j'aie médiocrement insisté pour enlever leur consentement. Deux jeunes filles, dont une infirme!... Miséricorde! je me serais créé là une lourde responsabilité. »

Le dîner était servi. Eugène demeura rêveur en y prenant part. Il voyait flotter devant ses yeux une image délicieuse attachée aux pas chancelants d'une autre image, attendrissante celle-là, celle d'une aveugle sans autre appui que cette jeune sœur. À l'intérieur, la pauvreté; à l'extérieur, la solitude. Une idylle au bord de l'eau.

Dans la soirée, on parla beaucoup encore des orphelines; le lendemain, le sujet ne paraissait nullement épuisé. Le second jour ne s'écoula pas sans ramener fréquemment leurs noms dans les entretiens de l'oncle et du neveu. Enfin, l'un surprit l'autre en contemplation devant le joli portrait, un nombre de fois si considérable, que l'amour de la peinture ne pouvait suffire à expliquer cette persistance.

L'oncle Piélard souriait dans sa barbe et ne disait mot. Parfois il coulait son œil fin de la beauté blonde et riante du cadre à la physionomie brune, intelligente et distinguée du jeune homme.

« Hum!... hum!... Après tout... c'est son affaire! grommelait-il d'un air de bonne humeur. Moi, je les marierais volontiers... un peu plus tard. »

Il connaissait les théories désintéressées de son neveu, ne les approuvait pas, mais avait renoncé à les combattre. Eugène Montrel lui aurait donc appris son mariage avec quelque jeune fille sans fortune qu'il n'eût pas fait d'objection.

Il arriva ce qui semblait devoir découler du romanesque de ces circonstances. Eugène, encouragé par son oncle, s'intéressa de plus en plus

généreusement à cette orpheline inconnue, autant peut-être pour l'obscur dévouement dont il lui faisait honneur, pour sa fierté dans les privations, pour sa dignité dans la retraite, que pour le ravissant visage dont il ne savait plus détacher son regard.

Mais lorsqu'il exprima le désir d'être présenté aux deux sœurs, de s'en faire estimer, d'obtenir le cœur, la main de l'une d'elles, l'oncle s'interposa vertement.

« Pas de ça! dit-il avec sa rondeur habituelle. Je n'entends pas qu'un songe-creux de vingt-trois ans, qui devrait penser à étendre sa position, ses relations, ses affaires, au lieu de penser si tôt au mariage, aille jeter le trouble dans le tranquille intérieur des petites Poncelet. Ces enfants-là ne voient personne, ne reçoivent personne, vivent en recluses. Ton apparition suffirait à les compromettre, et d'ailleurs, à la façon dont tu dévisages le portrait, je suppose celle dont tu t'extasierais devant le modèle.

— Eh bien! mon oncle... puisque vous devinez à merveille mes intentions...

— Je devine que tu ne feras jamais que des sottises, si je ne m'en mêle.

— Soit! celle-ci me paraît bonne à commettre.

— Je n'y mets pas obstacle. Seulement, je veux crier « Gare! » à ma filleule.

— Et pourquoi donc la mettre en garde contre moi?

— Tu ne comprends pas. Il ne s'agit que de l'avertir... la préparer; mais je l'avoue, je m'explique mal... En un mot, je vais, si tu persistes, lui écrire que j'ai un prétendant tout trouvé, et lui demander la permission de le lui présenter moi-même. »

Eugène embrassa follement cet oncle barbare qui ne mettait d'entrave à son rêve que pour mieux le servir.

Au fond, l'oncle Piélard trouvait l'idée heureuse... Un mariage réunissait son dernier parent à l'orpheline de son dernier ami. Ni l'un ni l'autre n'étaient riches. Ce serait donc un placement tout naturel pour ce que l'ancien marchand de grains, qui n'aimait pas à parler de sa mort, appelait ses « petites économies ».

Sa lettre aux orphelines ne manqua pas d'originalité. D'ordinaire, il écrivait à Léonide seulement. Cette fois, en raison de la gravité des circonstances, il admit Ursule à l'honneur de sa correspondance.

« Mes bonnes petites amies, écrivit-il, je viens vous faire part d'une chose assez curieuse pour qu'un romancier la mit dans ses livres. Moi, qui ne suis pas romancier, heureusement, — car ce ne doit pas être amusant du tout d'aligner des phrases les unes après les autres pour faire pleurer les âmes sensibles et rire les gens bien portants, — je vais vous raconter ça sans y mettre ni phrases, ni malice, ni guirlandes d'aucune espèce.

» J'ai un neveu, Eugène, dont votre père a dû vous parler, un charmant garçon, juste un peu plus âgé que vous, Léonide, juste un peu plus jeune que vous, Ursule. Il arrive d'Afrique, pas mécontent de son voyage, mais pourtant satisfait de voir autre chose que des maisons sans fenêtres, du pavé au lieu de sable et des femmes trotinant dans les rues au lieu des paquets d'un blanc sale qui là-bas représentent en public l'espèce féminine.

» Car il était dans je ne sais quelle bourgade africaine, près du désert, occupé à la création d'usines superbes auxquelles je souhaite bonne chance. Après un tel régime, on rentre affamé de civilisation, de famille et d'affection. Pour satisfaire ce premier désir, il s'installe à Paris; pour le second, il n'avait rien autre à faire, hélas! que devenir visiter son vieil oncle. Quant au troisième... ah! ma chère Léonide! quelle imprudence vous avez faite de m'expédier autrefois votre portrait! Sa seule vue a enflammé mon africain. C'est juste ce que je cherchais. J'ai craint d'abord un feu de paille et me serais bien gardé d'y jeter la douche du raisonnement de peur de l'activer. Ma belle petite, l'incendie n'a pas étendu ses ravages, il s'est localisé, gagnant en profondeur, tant et si bien que je prends le parti de vous y intéresser. Vous saurez qu'Eugène a du cœur plus qu'il n'en faut pour être heureux, de l'esprit assez pour avoir deviné que vous étiez un trésor... oh! pardonnez-moi, ma petite, je crois que je viens de faire une phrase de roman. Bref, il gagne largement une vie honorable et si une femme sait borner ses désirs, elle est certaine de trouver près de lui de l'indépendance, de l'aisance et, j'en ai la conviction, du bonheur. Et puis, j'ai bien quelques petites économies qui ne lui échapperont pas. Je vous prévienne, par exemple, que je mettrai de l'entêtement à ne pas m'en aller trop tôt de ce monde. Je prévienne de même Ursule que mon neveu est un chevalier du moyen âge endormi par un sortilège et réveillé depuis peu. L'idée d'avoir une belle-sœur infirme à combler de soins, d'attentions, de délicatesses, est un devoir qui l'attire, un attrait de plus à l'union qu'il sollicite. Se dévouer aux siens lui paraît aussi naturel que, cela paraît difficile à d'autres, même à moi. Il a des idées spéciales sur le culte qui se doit rendre à l'épouse, au foyer, à la mère près d'un berceau. C'est magnifique! j'en ai presque pleuré, car, de nos jours, on devient si matériel! On cherche la fortune. Lui, ne cherche qu'un cœur. Je m'imagine, ma petite, que le vôtre, malgré tout son mérite, n'a pas dû recevoir encore de sollicitations bien fréquentes. Votre cher père n'avait qu'un défaut, mais il était complet, celui de ne pas prévoir l'avenir. On m'a beaucoup plaisanté dans ma vie sur ma prévoyance; j'ai laissé rire, et si j'avais des enfants, ils auraient de quoi s'établir décem-

ment. Enfin, ceci est de l'histoire ancienne. Je reviens à mon histoire moderne. Vous a-t-elle amusées toutes deux? Léonide veut-elle un bon mari, fort agréable à voir et à entendre? Ursule veut-elle un appui? Si oui, dites-le, mes enfants; je suis capable de faire une folie, quoique les folies soient coûteuses et dangereuses, à soixante-dix-sept ans: je suis capable de vous amener mon prétendant, avec tout le cérémonial usité pour les présentations officielles. Donc, vite une réponse à votre vieil ami et parrain.

» LÉON PIÉLARD. »

V

La lecture de cette longue lettre, où le digne parrain s'était montré, tout à fait à son insu, presque aussi prolixe que les faiseurs de phrases, qu'il daubait si gaiement, souleva dans le petit salon des orphelines un flot d'exclamations diverses, à mesure que s'en déroulèrent les quatre pages.

Le parrain Léon se souvenait d'Ursule!... Il faisait l'éloge d'Eugène Montrel!... Il voulait marier Léonide!... Que de sentiments dont on le supposait peu capable!... Que d'événements possibles groupés entre ces grandes lignes irrégulières et pressées.

Il y avait une confuse gratitude dans l'accent de la jeune aveugle, plus touchée qu'elle n'osait le laisser voir d'une pensée venue jusqu'à elle.

L'accent de Léonide exprimait la surprise immense, nuancée d'un involontaire dédain.

Que lui offrait-on, en effet?... Un mariage pauvre. Était-ce la peine d'avoir gardé pendant plusieurs années une indifférente attitude pour témoigner, sous cette forme mesquine, un tardif intérêt à sa filleule? Le parrain Léon la croyait plus délaissée qu'elle ne l'était réellement, et ne paraissait pas d'ailleurs soupçonner que la beauté peut, dans certains cas, remplacer la dot absente.

Peut-être, si ce jeune ingénieur inconnu avait eu l'esprit de se présenter quelques semaines plus tôt, lorsque, dans sa retraite morose, la blonde fille du professeur ne voyait poindre ni une distraction, ni une espérance, sa recherche désintéressée eût-elle acquis de sérieuses chances de réussite.

Aujourd'hui, la silhouette sèche, maussade, laide et dorée d'un autre prétendant se profilait à l'horizon de ses rêves positifs. Son silence causait, il est vrai, quelques appréhensions, qu'un prochain avenir ne pouvait manquer de dissiper. Abandonner cette proie presque assurée pour l'ombre d'une union médiocre, eût été folie pure.

Léonide était si bien de son époque, calculatrice jusque dans les questions de sentiment, qu'elle n'éprouva même pas les incertitudes si pénibles aux âmes timorées, et si naturelles dans

le manque absolu de direction morale, où la mort de leur père les avait laissées toutes deux.

Ursule ressentait d'une manière toute différente les délicates impressions féminines dont toute manifestation extérieure semblait lui être interdite par son infirmité.

Quelques mots de la lettre de M. Piélard la frappaient, dans leur naïveté un peu brutale, comme la révélation d'un caractère. « Il a plus de cœur qu'il n'en faut pour être heureux, » disait le parrain, en parlant d'Eugène Montrel. « Se dévouer lui paraît aussi naturel à lui que difficile aux autres, » disait-il encore. De la longue missive, ces paroles typiques étaient celles qu'Ursule n'oubliait pas.

Pour elle-même, et si douces que fussent les perspectives offertes à sa faiblesse par cette protection effective, Ursule ne se permettait pas de rien désirer. Pour sa sœur, elle désirait tout.

Pauvre fille ! Ce tout se résumait dans l'aisance et l'affection, un bon mari honnête et tranquille, de beaux enfants qui la mèneraient plus tard par la main, en lui laissant, par leurs caresses, l'illusion de la maternité.

Léonide voulut bien écouter les timides objections de sa sœur aînée, que son malheur incurable plaçait en réalité sous sa complète dépendance. Elle ne manquait jamais aux égards que méritait ce malheur, mais elle ne tenait aucun compte des divergences d'opinions qui se produisaient quelquefois dans leur intérieur.

Il en fut, en cette circonstance grave, de même qu'en mille petites rencontres sans importance. Léonide promit de réfléchir, par complaisance, lorsque déjà, dans son cerveau plus incliné vers les chiffres que vers la poésie, toute réflexion lui paraissait complètement inutile.

Les convenances lui imposaient aussi un délai de quelques jours avant de faire entendre à M. Léon Piélard que sa jolie filleule avait de plus hautes ambitions. Son habileté pouvait amener d'ici là quelque solution plus désirée.

Madame de Semongeïn fut l'instrument affectueux de cette solution. L'excellente femme, qui regrettait, avec un peu d'apparat et un chagrin très-réel, le mari que lui avait enlevé un caprice de la Marne, ne savait rien au monde de meilleur qu'un ménage bien uni, des enfants chrétiennement élevés, les paisibles joies du foyer accompagnant jusqu'à la tombe la femme de devoir.

Son cœur, foncièrement bon, s'attendrissait facilement sur les peines d'autrui et ne se bornait pas, d'ordinaire, à une banale commisération. Elle avait à la fois plus de largeur et plus de persévérance dans le bien que nombre de femmes sensibles, promptement lassées des œuvres entreprises dans une heure d'enthousiasme.

Sans bruit, elle répandait ses bienfaits, plaçait des vieillards, soutenait des veuves et n'abandonnait jamais ceux qui avaient vu sa main se tendre une fois vers eux.

Au nombre de ses œuvres pies, elle ne dédaignait pas de placer le bonheur de ses amis, quand son âge, sa fortune ou son influence lui permettaient d'y travailler.

Plusieurs lui devaient une position, d'autres des conseils, quelques-uns un heureux mariage.

L'isolement de mesdemoiselles Poncelet l'avait touchée au point de lui faire multiplier à dessein les occasions de les recevoir.

La tristesse profonde de M. de Brix lui était également une source d'inquiétude. Cet homme, à l'abord peu sympathique, dont elle appréciait, seule peut-être, toutes les qualités, vivait dans son intérieur brisé par la mort, comme un exilé pleurant la patrie.

Sa fille, malade héritière d'une mère enlevée par un accès de fièvre chaude, avait besoin de soins, de tendresse, de dévouement. Un père pouvait se prodiguer en amour touchant, et manquer inconsciemment de prévoyance.

Il fallait une femme à ce foyer éteint. Il fallait une mère à l'enfant malade.

Madame de Semongeïn n'eut pas à chercher bien loin cette femme, cette mère, dont elle rêvait de faire don à M. de Brix.

Au premier mot qu'elle prononça, celui-ci l'interrompit par cette exclamation :

« Il me faut mieux qu'une femme, chère madame, il me faut un dévouement !

— Eh bien ! nous le trouverons. Que vous semble de ma belle petite amie Léonide ?

M. de Brix demeura très-grave, avec une légère émotion dans la voix :

— Mademoiselle Léonide très-belle, très-intelligente et jeune, n'aurait aucun motif d'accepter une alliance où les seuls apports vraiment enviables sont tous de son côté.

— Que n'entend-elle cette aimable appréciation !... cela vous la rendrait favorable. Mais, croyez-en mon expérience, vous pouvez offrir à Léonide ce qui me paraît sourire à sa nature, un rang, un nom, votre influence dans le monde. Elle est fille à apprécier ces avantages. Je lui crois un cœur ambitieux, mais excellent, tout plein d'indulgence maternelle et de gâteries instinctives pour votre chère Marie. N'est-ce pas un délicieux tableau de les voir courir dans le jardin, l'une se grandissant pour atteindre à son bras, l'autre se faisant petite fille pour partager ses jeux ? Quand vous les voyez ainsi, naïvement enlacées, que pensez-vous, parfois, mon ami ?... N'ai-je pas bien deviné ce qui passait d'espérances inavouées de vos yeux à votre cœur ?

— Oui, chère madame, vous avez bien deviné, et je remets en vos mains la destinée de ma petite Marie, car la sienne, plus que la mienne, me préoccupe incessamment.

— Je le sais. Elle est mieux portante. Vous devez être rassuré.

— Je le serais, si le souvenir de sa mère ne me glaçait parfois de terreur.

— Ne vous a-t-on pas dit cent fois, — car, pour les crises nerveuses qui secouent le frère tempérament de Marie, vous avez vu, je crois, toute la Faculté de Médecine, — que la vie de famille, la gaieté, l'affection suffiraient à éloigner le mal, et bientôt à le faire disparaître. Faites bien vite, pour la petite malade, capitonner un doux nid, placez-la dans les bras maternels de Léonide, et vous la verrez se développer, s'épanouir comme une fleur à laquelle le soleil avait manqué.

M. de Brix baisa la main de sa vieille parente avec une reconnaissante effusion, en murmurant :

« Dites-lui tout... et que Dieu vous inspire ! »

Madame de Semongeïn ne tarda pas. Elle estimait que la position étant donnée, une plus longue attente ne devait qu'être préjudiciable aux intérêts de ses hôtes. Les très-complètes illusions qu'elle nourrissait sur les qualités de cœur et d'abnégation de la jeune fille, prouvaient plus en faveur de sa bonté que de sa perspicacité. De son côté, M. de Brix était un peu trop ébloui par le double étalage de cette grâce charmante et de ce fraternel dévouement, pour demeurer bon juge dans ces délicates observations.

Ursule, comme sœur aînée, reçut la première ouverture de leur voisine. Encore sous l'impression de la missive du parrain Piélard, elle ne put se défendre d'un sentiment de regret en voyant se produire une sollicitation nouvelle plus conforme aux secrètes ambitions de sa sœur.

A son sens, — un sens d'infirme, que les réalités de la vie touchaient moins que les impressions de l'âme, — un seul motif militait en faveur de cette demande : la santé de la petite Marie.

Et c'était précisément ce motif que Madame de Semongeïn, mieux instruite de nos exigences positives, n'osait aborder qu'avec réserve.

La mère de Marie était morte jeune, dans un accès de fièvre délirante, que certains docteurs qualifient de folie. L'enfant ressemblait beaucoup à sa mère.

Madame de Semongeïn le dit avec franchise, un peu troublée de l'impression qu'allait causer cet aveu.

Ursule joignit les mains avec une pitié profonde :

« Cher ange !... dit-elle, combien sa seconde mère devra l'aimer ! »

La pauvre aveugle eut un involontaire retour, presque amer, sur sa propre impuissance à se dévouer.

Pour cette âme simple et grande, là devait être l'attrait de cette union, là seulement aussi se trouvait une préférence à accorder sur un autre projet dont, la veille encore, elle demandait à sa sœur l'adoption.

Léonide, aussitôt prévenue, décidée d'avance,

parut désirer le loisir de la réflexion, et s'imposa la contrainte d'écouter les dissertations, plus touchantes que logiques, de la jeune aveugle, qui trouvait meilleur de donner beaucoup que de beaucoup recevoir.

Toutes les convenances strictement gardées, quelques jours écoulés dans une réclusion qu'expliquait la gravité de la décision à prendre, Ursule put apprendre à madame de Semongeïn charmée, que Léonide consentait à servir de mère à Marie.

Le même soir, Léonide répondait à son parrain que sa lettre, dont l'intention toute affectueuse l'avait touchée, lui était parvenue lorsque déjà s'agitait pour elle cette grosse question d'avenir.

Elle allait se consacrer à une petite existence menacée, au bonheur d'un père et d'une fille plus qu'au sien propre. Attirée vers le malheur, elle avait pris en pitié les inquiétudes paternelles de M. de Brix et en grande tendresse la fillette, qui allait devenir sienne. Sa mission de dévouement ne l'effrayait pas, comptant y trouver les compensations les plus douces que la reconnaissance de sa nouvelle famille saurait lui donner.

Ayant ainsi modestement rempli de ses louanges trois pages fines et serrées, Léonide terminait cette communication officielle par la prière de venir assister à son mariage.

A Péronne, où cette réponse était impatiemment attendue, elle produisit l'effet désastreux d'un orage éclatant sur des têtes imprévoyantes.

Le vieil oncle s'était complu dans « sa petite machination, » comme il aimait à appeler le projet si malencontreusement avorté. Le jeune homme avait laissé ses rêves prendre le fantastique galop des illusions riantes.

La douche fut glaciale, bien que l'habile mise en scène de l'adroite jeune fille ne permit pas de lui trouver l'ombre d'un tort, de la soupçonner du plus léger calcul.

Une fatalité avait placé l'enfant malade sur sa route, pour y attacher son cœur aimant. On ne pouvait se plaindre que de l'exquise sensibilité de cette charmante fille.

Quoique le rêve eût été court, Eugène Montrel le regretta sincèrement, comme une fleur, dont on ne respire le parfum qu'à distance, laisse le regret de ne la pouvoir cueillir.

Les impressions nées de la vue d'un portrait et fortifiées par de longs entretiens, ne pouvaient avoir la vitalité d'un sentiment profond. Il les surmonta vaillamment, renonçant à se créer une famille avant de s'être acquis une position stable ; disposition pleine de sagesse, qu'il eût fait prudemment d'adopter plus tôt.

L'oncle Piélard le vit repartir pour Paris sous le poids des conseils dont il se crut tenu de l'accabler. Le dernier, panaché d'espoir lointain, eut la prétention d'ouvrir au jeune homme des horizons lumineux.

« Travail. Fais ta fortune. Tu étais trop jeune, nous avons tort de te créer des charges avant de t'avoir créé des ressources. Je ne te manquerai pas. Tu sais que tu trouveras plus tard mes petites économies. »

Eugène sourit en protestant, le vieillard l'embrassa, et la vie de travail d'un garçon rangé qui veut parvenir reprit dans son engrenage le jeune ingénieur.

M. Léon Piélard, secoué pendant quelques semaines de la torpeur inintelligente où il s'engourdissait, y retomba, dès le départ de son neveu, avec cette circonstance doublement aggravante que, n'ayant rien à attendre de Léonide, il ne lui écrivit plus désormais, que n'ayant rien non plus d'agréable à faire entrevoir à M. Montrel, il ne lui écrivit que par accident.

Les infirmités venaient alanguir ce corps, tandis que l'affaiblissement moral s'accroissait. On peut dire que l'effort tenté par le parrain pour être utile à la pupille fut la dernière dépense physique et morale de cet organisme usé.

La profonde indifférence qui saisit, avec les années les intelligences paresseuses, en dehors de ce qui leur est personnel, s'abattit sur sa nature instinctivement égoïste. Peut-être l'aurait-on singulièrement surpris en lui rappelant, quelques mois plus tard, l'éloquence épistolaire déployée par lui auprès des orphelines, son grand désir de marier Eugène à Léonide et surtout, surtout,

l'offre inconsidérée, prodigieuse, d'un voyage de Péronne à Nogent.

Canonné dans sa maison froide, que le portrait illuminait seul, il y vécut de plus en plus complètement d'une existence végétative dont Eugène n'eut même plus le loisir de chercher à le tirer.

Les aptitudes du jeune homme avaient trouvé leur voie. Le travail le passionnait, et le travail est un maître impérieux dont les fidèles, qui en supportent les obligations, connaissent seuls les douceurs réconfortantes.

A peine, bien rarement, pouvait-il échapper aux entreprises considérables dont on lui avait confié la direction, pour venir embrasser son oncle. Bientôt même ce ne fut plus possible. Des études nouvelles l'absorbaient en lui ouvrant un avenir pailleté d'or.

L'Egypte attirait les jeunes talents, les soldait largement, leur faisait la part belle. Un caractère tel que celui d'Eugène Montrel devait être captivé par les séductions de cette terre pleine de surprises pour le chercheur et d'étrangetés pour le poète.

Et le jeune ingénieur l'était un peu.

Il partit donc, vers la fin de cette même année, où les rêves ambitieux de Léonide regurent leur première réalisation par son mariage avec monsieur de Brix.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(La suite au prochain Numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU MOUSSELINE

Très-bon et joli, pour utiliser les blancs d'œufs, quand on a fait une crème jaune.

Pour deux blancs d'œufs, il faut une feuille de gélatine blanche, autant de feuilles, autant de fois deux blancs d'œufs.

Avec 6 blancs, on a un gâteau suffisant pour 6 personnes. Pour 6 blancs, il faut 200 grammes de sucre en poudre que vous aurez fortement parfumé à la vanille, ce qui donnera à ce gâteau une très-grande ressemblance avec la crème à la Chantilly.

Coupez à petits morceaux la gélatine dans une petite casserole de métal; ajoutez-y 3 cuillérées d'eau pure; mettez sur un feu de cendres rouges, — afin que la gélatine se fonde sans se brûler, remuez de temps en temps, — et renouvelez la chaleur des cendres à l'aide d'une braise très-douce.

Pendant cette petite opération, montez les 6 blancs autant que possible. Sucrez en remuant, et ajoutez, en remuant toujours, la gélatine fondue. Dès que le mélange est fait, ce qu'on reconnaît à l'épaississement de la pâte, on verse vite dans un moule à gâteau, frotté avec de l'huile d'olive

fine, on laisse refroidir à l'air, ou dans de l'eau froide, selon la saison. Pour servir, on fait passer une lame de couteau autour du moule et on renverse sur un plat; on pare ce gâteau avec de la nonpareille, au moment seulement de le mettre sur table; les couleurs se détrempe font un mauvais effet. Si on a de l'angélique coupée à ronds et à filets, on l'emploie mieux.

Il est plus long d'écrire cette recette que de l'exécuter.

★ ★

PROCÉDÉ POUR SUSPENDRE AUX MURS LES PLATS ET LES ASSIETTES DE FAÏENCE

Coupez en fort papier un rond de la dimension du fond de l'assiette que vous voulez suspendre. Ayez une colle de pâte très-épaisse, coupez 20 centimètres de fort ruban de fil, passez-y un anneau de cuivre, pliez le ruban en deux, enduisez le rond de pâte, collez-le sur le fond extérieur de l'assiette, mais avant, placez entre l'assiette et le papier les deux bouts du ruban de fil, ne laissez dépasser qu'un centimètre avec l'anneau au bout. Appuyez fortement, laissez sécher et pendez l'assiette par l'anneau à un crochet.

SŒUR SIMPLICE

Maître, qu'un marbre de Carrare
Fait revivre au mur du saint lieu,
Et qui dois cet honneur si rare
A ton rare culte pour Dieu,
Que ta noble tête se penche :
Vois, au son des psaumes sacrés,
Ce flot, qui dans la nef s'épanche,
Remplir tout Saint-Germain-des-Prés.

Ah! cette foule, si profonde
Qu'elle va débordant du seuil,
Sans doute honore un grand du monde,
Fastueux jusqu'en son cercueil?...

Non, l'humble fille qu'on enterre,
Sans éclat, sans solennité,
Fut indigente volontaire :
C'est une Sœur de charité.

Pendant que le saint sacrifice
Pour elle s'offre dans le cœur.
Écoute comment Sœur Simplicie
Vient de révéler son grand cœur.

C'était un jour chaud de septembre,
Un jour d'une exquise douceur.
— « De l'air épais de cette chambre,
» Sortez, sortez un peu, ma Sœur. »

Elle obéit à son malade;
Mais, gazouillants et triomphants,
Avec elle en sa promenade
Elle a cinq tout petits enfants;
Têtes d'anges, fraîches, rieuses,
Comme en un célèbre tableau,
Sous ses couleurs prestigieuses
En a fait briller Murillo.

Aux derniers de l'aimable bande
Sœur Simplicie donne la main.
La demande suit la demande
Sur tout ce qu'on trouve en chemin.

Sans se lasser de les entendre,
Elle se fait enfant comme eux,
Et répond d'une voix très-tendre,
Et cela les rend très-heureux.

Dans ces âmes pures et neuves
Elle sème ces mots du ciel

Qui germent aux jours des épreuves,
Et qui ramènent vers l'autel.

Devisant, jouant, tous atteignent
Un bois qu'on avait pris pour but,
Et dont les feuillages se teignent
Des tons de l'automne au début.

Mais qu'est-ce donc ? La Sœur tressaille...
Qu'a-t-elle aperçu tout à coup ?
Bondissant hors d'une broussaille,
Un animal, noir, comme un loup !

De quel effroi son cœur palpite !
Le molosse — un chien de berger —
Vers les enfants se précipite,
De rage écumant... Quel danger !

A tes yeux, charitable fille,
Apparaît, comme en un miroir,
Ce que le monstre à la famille
Apporte d'affreux désespoir.

Priant Jésus d'aider son âme,
Devant les petits, éperdus,
S'élance l'héroïque femme,
Face à la bête et bras tendus.

La bête, se ruant sur elle,
Croit facilement la dompter ;
Mais cette main qui semble frêle
Devient de fer pour l'arrêter.

Quoiqu'ils saignent de vingt blessures,
Dans la gueule elle tient toujours
Ses bras, dévoués aux morsures,
Et crie, appelant du secours.

Des laboureurs l'ont entendue,
Qui du monstre ont enfin raison,
Et, sur un brancard étendue,
Portent la Sœur à la maison.

Un mois elle agonise, calme,
Sans orgueil d'un tel dévouement,
Et meurt... — En sa droite une palme
Va fleurir éternellement...

O maître, ô Flandrin, ce martyr,
Pourquoi ton génie émouvant
N'est-il plus là pour le traduire,
A la gloire du Dieu vivant !

ÉMILE GRIMAUD.

REVUE MUSICALE

Le Fandango. — L'Étoile. — Gille de Bretagne.
Zilia. — Concerts et nouvelles.

Que dire de la musique qui ne se révèle à nous que par des opérettes et autres ouvrages sans portée artistique? On nous avait promis le Polyeucte de Gounod, c'eût été un morceau friand et substantiel à nous mettre sous la dent; mais les jours s'écoulaient et les affiches de l'Opéra n'indiquent pas encore la première représentation. Attendre, toujours attendre! Voici des années que les auteurs contemporains nous jettent ce triste mot aux oreilles, ne sortant de leur torpeur que pour créer, à l'aventure, des bribes musicales qui ne valent pas la peine d'être citées. On vient de représenter à l'Opéra un ballet de Messieurs Meilhac, Halévy et Mérante, dont la musique a été faite par M. Salvayre; il est intitulé le *Fandango*.

Quelques incidents plus ou moins comiques émaillent ce léger poème qui nous a rappelé les ballets des *Amours du Diable* et du *Bravo*, dont M. Salvayre avait composé la musique. Dans son nouvel ouvrage, les castagnettes tiennent lieu de symphonie; on espère entendre quelque chose, il faut se contenter du bruit de ces petites machines de bois. Après avoir accordé à l'ouvrage la plus scrupuleuse attention, nous avons cependant remarqué quelques morceaux qui ne sont pas sans valeur: par exemple, la première leçon de danse, avec un jolisolo de violon; une seconde leçon, cette fois très-scénique, un *fandango* échelonné et une *zingara* dont les variations dansées sont très-réussies. La marche comique n'est pas sans un certain mérite musical qui gagnerait à être compris dans un milieu moins bruyant.

En fait d'opérettes, la France peut se flatter d'être riche.

Jacques Offenbach, Johann Strauss, Charles Lecocq, Lacombe, Planquette, Serpette, Léon Vasseur et bien d'autres ont donné la mesure du goût et de l'esprit modernes. C'est dans ce champ que nous devons cueillir des fleurs, lorsqu'il s'en trouve. En voici une à laquelle le fameux

Wagner a laissé le parfum de son mouchoir; le titre est poétique: *L'Étoile*, tel est celui de l'ouvrage de Messieurs Leterrier et Vanloo, musique de Monsieur Emmanuel Chabrier. Bien décidément, Wagner a fait école en France, le dernier des pays qui devait s'assimiler les visées ambitieuses du compositeur allemand. Notre goût national, nos habitudes, notre manière d'être et de sentir, quelque chose de délicat et de fin, repousse ou au moins eût repoussé autrefois les audaces brutales, les excentricités folles ou obscures du réalisme moderne. Nos auteurs acceptent aujourd'hui et vont jusqu'à imiter les ouvrages de ce maître incompréhensible pour tout le monde. Les apologistes de Richard Wagner l'ont porté aux nues; les critiques, en attachant des chaînes à ses talons, l'ont fait retomber sur la terre; l'esprit de justice manquait, en général, à leurs appréciations. Il se trouve parfois dans la musique de l'avenir, qu'on nous permette de rire de ce mot par trop olympien, des pages sensées, poétiques et charmantes. Wagner est poète à ses heures, sans le vouloir et sans le savoir; quand il est éveillé, il est absurde, quand il est endormi, il est adorable. Ses belles inspirations lui viennent du rêve, ses diableries musicales, gonflées d'un orgueil insupportable, appartiennent au domaine de la réalité. Jeunes compositeurs de notre France, n'attachez point vos pas à ce masque informe; soyez vous, vous seuls, créez avec vos inspirations, avec votre rêverie ou votre gaîté, avec vos sensations ou vos sentiments, créez sans imitation servile ou lointaine.

Le jeune compositeur qui ne fait encore que poindre à l'horizon, professait, en musique, les opinions les plus révolutionnaires et déclarait formellement que s'il écrivait jamais trois mesures qui pussent être comprises, « il se passerait sa plume au travers du corps. » Sa plume est restée paisiblement dans l'encrier français et chacun a parfaitement compris ce qu'il y avait de bien et ce qu'il y avait de faible dans l'ouvrage du nouveau-venu. Il s'obstine cependant à pré-

tendre qu'on sent la note wagnérienne dans sa partition, et surtout dans le premier chœur d'entrée de la pièce; mais s'il existe une tendance, elle est si imperceptible que personne ne la devine.

Citons au premier acte la ronde très-enlevée du colporteur, la romance de l'étoile, les couplets comiques : *Ce fauteuil qui n'a l'air de rien*, — au deuxième, le brindisi et les couplets qui suivent, un trio fort bien fait et surtout un finale étourdissant; au troisième acte, le duetto bouffe de la *Chartreuse*.

Le livret de messieurs Vanloo et Leterrier, toujours très-amusant, s'élève parfois aux dernières limites du comique; la musique est remarquable, sous beaucoup de points; bref, *L'étoile* restera longtemps sur l'affiche de monsieur Comte.

Le théâtre lyrique n'est plus, telle est la nouvelle de la dernière heure; la date du 8 janvier a été indiquée pour les obsèques de l'Opéra, au square des Arts-et-Métiers. Cette triste décision n'a pas été prise sans de vifs regrets. On a rendu justice aux efforts courageux de monsieur Albert Vizentini, et aux résultats artistiques obtenus par lui. Après des combinaisons à perte de vue, on est tombé d'accord sur la nécessité de maintenir l'idée d'un troisième théâtre musical, mais sur des bases plus modestes.

Avant de dire au Théâtre-Lyrique un solennel adieu, M. Albert Vizentini a voulu nous servir, *in extremis*, l'opéra breton d'un pianiste-compositeur, réputé dans le monde, mais absolument inconnu au théâtre. M. Kowalski a puisé dans les répertoires de tous les auteurs connus, de sorte que son ouvrage est un bouquet où chaque grand compositeur a fourni sa fleur. Cela n'empêche pas qu'il se trouve dans la partition un joli morceau dont les paroles sont calquées sur la tirade d'*Hamlet* :

Doute de la lumière!

Une villanelle chantée par Caisso avec beaucoup de goût et d'entrain; enfin, la romance de la tour qu'il ne faut pas juger avec ses souvenirs de *Richard Cœur de Lion*.

Le malheur de tous ces morceaux, qui décèlent le mérite de l'arrangement, c'est qu'ils ne contiennent ni les uns ni les autres aucune bribe de personnalité.

Affronter les périls de la scène française, avec un opéra italien absolument inédit, c'est faire preuve d'un héroïque courage pour les auteurs et surtout pour le directeur de la salle Ventadour. Mais M. Léon Escudier, qui a popularisé en France les chefs-d'œuvre de Verdi, connaît mieux que personne la valeur d'une partition et celle des artistes qu'il dirige.

Malheureusement, il est bien difficile, pour le public, de traduire à première vue un poème écrit dans une langue étrangère; on cherche le sujet dans le chant des interprètes; et ce n'est

que le charme ou l'énergie de l'expression qui peut éclairer l'auditoire sur la situation. Ces difficultés, reconnues par tout le monde, n'ont pas empêché M. Solera, le librettiste du *Nabucco*, et M. Gaspar Villate, un compositeur havanais, de produire une œuvre qui fait pressentir chez ces jeunes gens un grand avenir musical. Il est vrai qu'ils ont eu pour ténor Tamberlick, qui a retrouvé en cette circonstance ses notes les plus charmantes et les plus sonores. *Zilia*, l'héroïne de la pièce, était personnifiée par la délicieuse Maria Litta, une fleur nouvellement éclos, dont les suaves parfums ont été respirés avec délices par les dilettanti qui remplissaient la salle. L'andalouse Mlle Sanz a héroïquement combattu pour le drapeau havanais. Bref, la représentation a produit un remarquable effet, et nous nous proposons de l'entendre encore, afin d'en donner à nos lectrices une analyse plus détaillée.

Puisque nous parlions tout à l'heure de Mlle Litta, ajoutons que cette jeune fille, blonde comme les blés, s'est fait entendre dans la *Lucia*. Sa voix, qui n'a pas encore une grande puissance de timbre, qu'elle atteindra assurément, est cependant très-exercée et possède beaucoup de justesse. Elle a également obtenu un éclatant succès dans la *Sonnanbula*.

Dernièrement a eu lieu dans la chapelle Saint-Paul, des pères Barnabites, rue de Monceau, l'inauguration des nouvelles orgues placées dans cette église par la maison A. Cavaillé-Col. L'éminent organiste de Saint-Sulpice, M. Widor, était chargé de faire entendre le nouvel instrument, et il a ouvert la séance par un concerto de Bach admirablement exécuté. Une fugue du même maître a terminé la cérémonie d'une façon remarquable. Dans la partie vocale, on a surtout apprécié l'air de *Stradella*, très-bien chanté par un amateur. Pendant une quête des plus fructueuses, on a admiré une de ces charmantes improvisations dont M. Widor a le secret, et qui le placent au premier rang des organistes-compositeurs de notre époque.

On dit grand bien de la messe à deux voix égales de M. L. Tarbé. Elle se compose de six morceaux : *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, *Offertoire*, *Sanctus* et *O Salutaris*. Espérons que l'auteur nous donnera l'occasion de juger son œuvre dans une prochaine audition.

Les remarquables *Vocalises* de l'éminent professeur M. Guillot de Sainbris viennent d'être adoptées par M. Geyaert, pour l'enseignement du Conservatoire de Bruxelles. Nous recommandons ces ouvrages aux amateurs du chant. Le premier volume, écrit pour les trois genres de voix de femmes, renferme toutes les leçons qui conduisent par degrés l'élève à l'exécution la plus correcte et la plus brillante à la fois. Le deuxième

volume, *Vocalises caractéristiques*, pour soprano ou ténor, contient les grandes difficultés de l'art du chant, enveloppées des formes les plus séduisantes, et qui en rendent l'étude très-agréable. M. le ministre des beaux-arts vient de souscrire aux deux ouvrages de M. Guillot de Sainbris.

La maison Jung-Treuttel, seul dépôt de l'édition *Peters*, en France, vient de publier un supplément à son dernier catalogue des œuvres de

Mendelssohn, ainsi que la liste des compositions nouvelles, parues le 1^{er} octobre dernier. On sait de quelle valeur sont les symphonies, concertos, romances sans paroles, les lieder, *l'Élie*, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Nuit de Walpurgis* et tant d'autres pages célèbres de ce maître inimitable, que l'édition *Peters* permet de se procurer à si peu de frais.

MARIE LASSAVER.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ne t'imagines point, ma chère Jeanne, que je souffle dans mes doigts pour les réchauffer avant de saisir ma plume; ne me vois pas toute transie au coin du feu que j'active; et ne me suppose point flanquée de flacons de sirops pectoraux ou de boîtes de papier Fayard.

Les conseils de ma tante ont porté leurs fruits; j'ai tâché de rester dans le juste milieu: pas d'imprudences! mais pas trop de précautions non plus! Je sors et je fais sortir mes enfants un peu par tous les temps, ce qui nous aguerrit contre le froid et nous préserve des rhumes; seulement, j'ai soin de nous vêtir assez chaudement, sans exagération; et de nous maintenir les pieds secs, grâce à de fortes chaussures.

Nous portons, pour les longues marches dans la campagne, des demi-bottes de bon cuir à semelles épaisses, lacées sur le cou-de-pied et presque sans talons. Ma fillette les nomme ses bottes de sept lieues, et prétend qu'elle irait au bout du monde ainsi chaussée. Je n'ai pas l'intention de la conduire aussi loin; mais je lui fais faire à travers champs...

Pourquoi te récrier? Pourquoi frissonner sous tes fourrures et blêmir sous ton voile comme si le froid de nos montagnes te prenait à la gorge? Tu t'étonnes de nous voir courir les champs avec plusieurs degrés de froid en poupe? Eh! ma chère amie, que pourrions nous faire de mieux?...

La séquestration, le manque d'air et d'exercice sont dangereux pour la santé de l'esprit comme pour celle du corps. Il faut que cette séquestration entre quatre murs soit considérée comme une bien rude épreuve puisqu'on l'inflige en punition aux grands coupables! puisque les grands innocents, les grands justes, les

grands saints ont le courage de s'y soumettre derrière les grilles du cloître pour expier les crimes d'autrui!

N'appartenant ni à l'une, ni à l'autre de ces catégories, nous cédon à notre besoin d'air et de mouvement; et quand nous avons fait quelques centaines de pas d'une rapide allure, le sang qui commence à circuler à l'aise dans nos veines s'y réchauffe tout naturellement; à mesure que nous marchons, notre température intérieure s'élève; et Jacques se plaignait aujourd'hui d'avoir trop chaud.

Trop chaud par cette saison rigoureuse! Qu'en eussent pensé les casaniers frileux engourdis sur leurs chaufferettes?

Nous rapportons de ces promenades les plus saines impressions, et je les recommande à qui tient à mener de front l'hygiène physique et l'hygiène morale.

J'avoue cependant que cette charmante ressource n'est pas régulièrement à notre disposition: parfois la neige tombe à flocons épais tout un jour, toute une nuit, un autre jour encore et encore une nuit! c'est bien beau cette blancheur qui se meut dans l'espace et cette autre blancheur qui ouate le sol, les arbres et les toits! mais elle ouate aussi les chemins et les ouate même assez pour les rendre impraticables aux piétons. Parfois, des avalanches d'une pluie froide ruissellent des profondeurs des cieux; les ruisseaux se changent en rivières, les rivières débordent, les torrents mugissent en rompant leurs digues... et les bottes lacées, avec ou sans talons, reculent devant la perspective de se transformer en batelets faisant eau par toutes les coutures.



Février 1878

4140

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

C. Lottet des Ab. Vidal 42, s. Vivienne - Caisse cachemire de la Compagnie des Indes

34, B. Haussmann - Machines à coudre Wheeler et Wilson 70, B. Pétropolis

Ayuntamiento de Madrid

Alhacemos



Février 1878

DES. ET. DÉPOT. À. PARIS. RUE. DES. FORTS. 10. N. 12. 13.

4140 BIS

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris. Rue Drouot. 2.

Etoffes et Costumes des Magasins de la Paix.

Rue du Quatre-Septembre. N^o 29 à 27.

Modes de la M^o. Coutot. 43. Avenue de l'Opéra.
Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL DES DEMOISELLES

PARIS, 10 FRANCS

2, Rue Drouot, 2

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La couleur *loutre* a décidément la vogue, cet hiver, qu'on l'emploie nuance sur nuance, ou en ornements sur du beige, gris argent ou mastique. La belle peluche de soie imite, à s'y méprendre, le véritable loutre, et elle est d'un prix infiniment moins élevé; aussi fait-on, avec ce tissu, des paletots tout unis et, comme complément de la toilette, le manchon et la toque ou le chapeau fermé.

Les étoffes un peu bourrues telles que la *belle neigeuse*, de même nuance, se garnissent d'un biais de peluche, et le vêtement d'un grand col et de hauts revers aux manches.

Cette jolie peluche, assez épaisse, se trouve en toutes couleurs; en vert mousse foncé, en prune et bleu marine, elle est d'un très-heureux effet.

Pour costume de demi-deuil, il y a de la peluche anglaise à longs poils gris argent et noir, qui s'harmonise fort bien avec du noir, velours faille ou cachemire de l'Inde.

Un modèle simple mais comme il faut, est celui-ci : Jupon en faille ou en cachemire de l'Inde avec deux petits volants plissés. — Tunique de cachemire de l'Inde, dont le bord est piqué deux fois. — Plastron et manches en soie; bandes de peluche argentée de chaque côté du plastron et au bas des manches. — Paletot assez long et étroit. Deux rangées de gros boutons de vieil argent. Grand col et revers des manches en peluche anglaise.

Il est assez rare, maintenant, de garnir les vêtements de fourrure tout autour. A la pelisse russe, par exemple, la fourrure est posée en long par devant, suivant le bord qui croise en biais. Les broderies des vêtements s'exécutent principalement en long, au milieu du dos et du devant. De larges bandes de velours uni ou frappé se posent aux mêmes places.

On porte toujours beaucoup de *visites*, par-dessus serrant bien les épaules en les emboitant. Pour les jeunes filles, on revient aux *jaquettes* ajustées, simplement doublées de soie, et d'une flanelle facile à enlever au printemps.

Le velours frappé et les rayures pékin, velours et satin, s'emploient énormément en garnitures,

soit en bandes droit fil, soit en biais. Le velours noir à petits filets de soie or ou blanc, est particulièrement joli pour garnir une toilette de jeune fille.

J'en ai vu une en *neigeuse* marron foncé, que j'ai trouvée de très-bon goût : Le jupon de faille, ne dépassant que de fort peu la jupe du dessus, est orné de deux petits volants plissés et frisottés. La jupe, très-longue, est toute plissée en travers, par-devant, et très-tendue. Elle forme en arrière plusieurs draperies-capuchons, fixées et retenues par des nœuds de ruban de satin marron à envers de soie jaune or, disposés inégalement de chaque côté, assez bas. Le bord de cette jupe est garni d'un petit biais de velours marron à filets de soie couleur or. — Corsage à longues basques simplement lisérées; il ouvre sur un long gilet de velours à filets. Parements de ce même velours aux manches; de côté, nœuds de satin marron à envers. — Jaquette ajustée de même étoffe, avec un grand col rabattu descendant jusqu'à la taille; ce col est en velours à filets, ainsi que les revers des manches. Boutons de métal marron, avec une très-petite étoile d'or au milieu.

Cette jaquette est simplement piquée au bord. Elle est fendue derrière et a des poches posée en long. Biais de velours sur les ouvertures.

Petit manchon de *neigeuse* marron bordé, de chaque côté, de velours à filets. Cordelière et glands mélangés de soie marron et jaune or. — Chapeau rond ou fermé, en velours marron uni avec oiseau de côté au plumage foncé teinté de vieil or. Brides de satin brun à envers d'or.

La même toilette en cachemire de l'Inde noir aurait les ornements en velours noir, à filets satinés blancs.

La mousse pointillée de deux teintes compose aussi de jolis costumes : vert foncé et vert clair, brun et grenat, bleu clair et bleu marine, etc. On les orne d'effilés de différents genres ou de galons de velours frappés, ou d'autres mélanges, tels que ceux du modèle que je vais décrire :

Jupon de faille gros vert à queue, avec deux volants plissés. — Tunique de *mousse* réséda et vert foncé; le devant est fermé par de petits nœuds de ruban de ces deux teintes de vert. Par derrière, un premier pan est fixé sur la traine du

FÉVRIER 1878.

jupon; un second le traverse et vient, en se relevant, s'attacher en dessous de la taille, sous une grappe de feuillages de différents tons, brodés en chenille et en soie, desquels s'échappent des flots de ruban vert réséda et gros vert. Le bord de la tunique est garni d'un très-bel effilé de chenille nuancée. A la poche, qui est apparente, et aux manches, se retrouvent les mêmes feuilles brodées, surmontant des nœuds de ruban.

Les costumes les plus goûtés pour toilettes de rue sont, en ce moment, ceux de drap ou vigogne couleur mastic, noisette, beige, gris argent.

Le suivant est de teinte noisette et beige clair. Le jupon en soie couleur noisette a, dans le bas, une très-grosse ruche découpée. Ce qui touche terre est noisette, et le dessus beige clair. Cette ruche doit être posée à tuyaux très-serrés, de façon à avoir l'aspect très-rond. — Tunique de drap fin beige clair, fermée devant par de grosses étoiles de passementerie noisette, à cœur d'acier fin. La tunique est garnie tout autour de deux rangs d'effilé de soie torse des deux teintes, mélangé de brins de perles d'acier. Ces deux rangs de frange sont posés presque l'un sur l'autre. Leur tête consiste en étoiles de passementerie à cœur d'acier.

Les lés de derrière, très-longes et fixés sur le jupon, sont recroisés d'une très-jolie manière, et retenus par une belle cordelière à glands des deux teintes, avec brindilles d'acier. Les manches sont en soie noisette. Elles ont deux revers des deux tons du costume, retenus de côté par des étoiles de passementerie. — Chapeau de feutre beige, avec plumes et brides des deux nuances. Perles d'acier cousues au bord de la passe.

Les chapeaux habillés, surtout les chapeaux clairs, ont souvent un devant de perles. Ceux en peluche blanche, rose ou bleue, ont, en outre, de petites cordelières de perles blanches serpentant sous les bouquets de plumes de mêmes nuances; cela se voit surtout aux chapeaux de théâtre.

Les manteaux de drap beige se garnissent beaucoup de bord de loutre et de peluche de cette teinte; mais il y en a d'ornés comme la tunique que nous venons d'indiquer. Quelquefois les brins d'acier sont remplacés par de l'or; souvent, des broderies au passé, en soie de même teinte, sont disposées en long devant, derrière et sur les manches.

Le noir a le privilège de résister et de survivre à tous les engouements des nuances nouvelles. Aussi est-il souvent préférable à choisir, pour une femme raisonnable, quand elle veut faire l'acquisition d'une toilette de durée. En voici un beau modèle : Jupon de faille à garnitures plissées et à grande queue. — Robe princesse par derrière, en Sicilienne à très-petites côtes. Le devant du corsage est à basques, et le dos tient à la jupe, qui est garnie dans le bas et en remontant de chaque côté jusque sous les basques, d'un bel effilé de pluie de plumes.

Le devant forme sept gros plis en travers, commençant sous les remontants de plumes et venant se rejoindre, au milieu, sous une belle boucle carrée en acier brillant. Ces plis sont coupés, lisérés et resserrés sous la boucle de manière à laisser entre chacun d'eux un jour par lequel se voit le jupon de faille.

Il y a sept boucles à la jupe et trois au corsage. Les basques et le bas du devant de la jupe sont garnis d'un bel effilé de soie et brindilles de perles d'acier. Les manches, demi-longues, ont deux volants de belle dentelle espagnole resserrés par une boucle d'acier. L'intérieur se compose de garnitures de tulle noir à bords de petites perles d'acier.

La longue queue de la jupe est rassemblée bien en arrière, sous un fouillis de pluie de plumes et d'effilés de soie à brins d'acier.

Les toilettes du soir se font toujours beaucoup sans manches, mêmes celles dont les corsages sont montants. Il y a, cependant peu de personnes à qui cette mode soit avantageuse; celles qui ont les bras très-maigres doivent s'en abstenir.



VISITES DANS LES MAGASINS

Quelques-unes des maisons que je signale dans les visites aux magasins s'apprentent à nous montrer à l'Exposition universelle de 1878 des spécimens de leur industrie.

La maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, s'occupe activement des splendides tapisseries qu'elle doit y exposer. Aujourd'hui, je ne vais en donner qu'un simple aperçu, me réservant de vous faire en Avril la description de quelques-uns de ces travaux qui feront honneur à la maison qui les a créés. Voici d'abord un paravent, genre ancien aux oiseaux de sombre plumage faits au petit point; c'est une merveille digne de figurer à côté des plus belles tapisseries anciennes. Des fauteuils Louis XIII et Louis XIV montrent dans un très-heureux agencement de dessin et de couleur la différence de ces deux styles que l'on confond souvent. Des personnages avec encadrement pour les uns, des fruits, des fleurs, des dessins jetés et embrouillés pour les autres, sont également jolis; l'harmonie des tons effacés leur prête la couleur si aimée que le temps a donnée aux modèles que nous copions souvent, un peu à tort et à travers. Il faut être guidée dans le choix de ces vieilles tapisseries, car la marque du temps ne suffit pas pour les rendre jolies. Nos lectrices ne pourront trouver meilleur guide que madame Lebel-Delalande; son goût est parfait et les dessins qu'elle tire de vieux morceaux anciens ont un cachet de couleur locale qui doit réjouir les amateurs. Les bandes pour portière, les coussins, les écrans, les chaises offrent une grande variété soit de sujets, soit de dessins. Nous

rappelons qu'un atelier spécial a été organisé pour la réparation des anciennes tapisseries, Gobelins, Beauvais, etc., etc.

Je ne sais si la Compagnie des Indes, 34, boulevard Haussmann, exposera les beaux tissus qu'elle fait fabriquer dans la Chine et dans l'Inde pour la saison prochaine; mais la foule qu'attire et retient son exposition du boulevard Haussmann, n° 34, paraît très-curieuse de ses étoffes aux pointillés brillants et de ses tissus de cachemire, présentant une variété de couleurs dégradées en une gamme de tons qui permet de réassortir sans difficulté les failles et les taffetas. Le cachemire de l'Inde est une charmante étoffe pour costume de ville ou toilette de dîner et de soirée; elle peut se combiner avec la faille, le taffetas, le foulard ou s'employer pour costume complet. A 8 fr., en un mètre vingt cent., la qualité est très-bonne, souple et légère ainsi qu'il convient pour un costume complet. Les qualités à 12, 15, 18, 20 fr. et plus sont réservées pour les robes princesse ainsi que pour les tuniques et les polonaises. La Compagnie des Indes envoie *franco* la collection de ses échantillons. Le tissu de cachemire de l'Inde est très-employé par mesdemoiselles Vidal. Elles savent qu'il faut aux jeunes filles des toilettes d'une élégante simplicité; la combinaison d'un léger foulard avec le cachemire leur permet d'établir de gentils costumes de ville à des prix modestes et des toilettes de soirée qui pourront ainsi être portées aux beaux jours de l'été.

Pour les jeunes filles nous avons vu chez mesdemoiselles Vidal, 42, rue Vivienne, des robes du soir en mousseline de couleur doublées de foulard. La façon en est simple mais charmante : de petits plissés, Valenciennes anglaise, et des nœuds-papillon jetés dans le relevé donnent un ensemble gracieux; le prix ne dépasse pas 150 fr. Les robes de mariée, et j'en ai vu plusieurs dans leur salon, sont charmantes; la plus simple, que j'ai bien étudiée afin de vous la décrire, me semble devoir convenir à la généralité des jeunes fiancées. Elle est en faille, très-longue de traine; au bord, une grosse ruche pivoine, déchiquetée ou effilochée et, au milieu de cette ruche, une autre ruche en crêpe lisse, ce qui rend l'ensemble très-vaporeux. Le devant est plissé genre plastron avec une encolure carrée, remplie par une guimpe de crêpe lisse plissée; la manche longue s'ouvre sur une sous-manche qui rappelle la guimpe et que terminent deux plissés qui jouent sur la main. Le prix, en est de 250 fr. Quant à la coupe et à la façon, nous pouvons dire qu'elles sont gracieuses et vont fort bien.

De la robe de la mariée toute blanche et toute

gaie, je vais passer, mesdemoiselles, aux costumes pour deuil. C'est aux magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, que nous irons prendre les renseignements. Je ne décrirai aucun costume noir, l'étoffe et les garnitures variant selon le degré du deuil, mais, cependant, je dirai que la Scabieuse a des modes aussi élégantes que distinguées. Les tissus fabriqués spécialement pour cette maison sont de première qualité.

Pour grand deuil nous désignerons : l'Épingle, le Barpoor, la faye de laine, la vigogne, l'armure ciselée, le drap havanais, le gros de Sicile. Pour deuil moins sévère, les armures de laine des sins très-variés, la toile de Bade unie et pékin satin, la popeline de Paris, la popeline pékin, la serge anglaise et un très-grand choix de damassé. Pour le demi-deuil : les armures de soie aux dessins exclusifs, les Siciliennes, les popelines de Lyon, puis enfin des fantaisies charmantes, hautes nouveautés pour demi-deuil. Les échantillons demandés seront envoyés par retour du courrier et tout envoi à partir de 25 fr. expédié *franco* contre remboursement.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4140.

Toilettes des magasins de la Paix,
23-27, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Chapeaux de la maison Agam, 43, avenue de l'Opéra.

Première toilette. — Costume en cachemire de l'Inde gris argent légèrement jaspé de noir. Jupe bordée d'un petit volant à plis creux, surmonté d'un large velours. — Polonaise bordée de velours et d'effilé de soie grise mêlée de chenille noire. — Paletot orné de velours, à plastron étroit en velours; la basque du dos est en trois parties, bordées séparément en remontant jusqu'à la taille, et boutonnées de boutons de velours; deux cols, l'un en cachemire bordé de velours et l'autre plus petit, tout en velours; manche à revers droit, boutonné le long d'un revers de velours, posé en travers sur le premier. — Chapeau de velours noir avec diadème formé de trois rangs de coquillé de velours et de perles *Iris*; dessus, plumes ombrées; brides de faille.

Deuxième toilette. — Jupe en matelassé de soie bleu turquoise, ornée de quatre petits volants tuyautés. — Polonaise princesse bordée de velours d'un ton plus foncé que la robe et boutonnée devant sur un coquillé formé par le tablier; un drapé coquillé derrière descend jusqu'au bas de la traine; sur le côté, pattes en matelassé bordées de velours; col de velours; manche à double revers de velours. — Chapeau Louis XI en feutre gris à bord relevé derrière; ce revers est doublé d'un bouillonné de velours bleu; au bord du chapeau, triple passant en satin; devant, nœud *papillon* en satin et, de côté, petit oiseau à corps de fourrure.

Toilette de petite fille, pour réunion d'enfants.

— Robe princesse, demi-montante, en faille rose, ornée d'entre-deux de dentelle russe formant bretelles et bordant le tablier; dans le bas, deux rangs de dentelle un peu espacés; petite manche bordée d'un coquillé de faille sur lequel est posée une dentelle légèrement froncée et surmontée d'un bracelet de ruban avec nœud; nœuds sur le tablier, aux épaules et sur les poches; dans les cheveux, très-petite touffe de pâquerettes.

GRAVURE DE MODES N° 4140 bis.

Toilettes de bal de mesdemoiselles Vidal, rue Vivienne, 42.

Première toilette. — Robe princesse en crêpe de Chine vert liane à plastron coulé, traversé par de petites pattes de faille bordées de satin; le tablier qui continue ce plastron est seulement bouillonné, le coulé s'arrête un peu au-dessous de la taille; les traverses bordées de satin retiennent les bouillonnés jusqu'au bas du tablier. Le corsage décolleté en carré est bordé d'un plissé de crêpe lisse; de chaque côté du plastron, est posée une dentelle qui borde également le tablier. Dans le bas de la jupe, tout autour, quilles fendues, terminées en pointes dans le haut, bordées de dentelle et remplies de plissés de faille et de dentelle alternés. Bouquets d'anémones pourpres à feuillage teinté, à la pointe de chaque quille et au corsage. Piqués de fleurs semblables dans les cheveux.

Deuxième toilette. — Jupe de tulle rose sur une sous-jupe en taffetas rose corail. Corsage (1) en taffetas avec un plastron de tulle sur lequel est posé un corselet de taffetas brodé; ce corsage, décolleté en rond derrière est garni d'une draperie de tulle qui croise devant en fichu à la paysanne rentrant dans le corselet; au bas du corsage, écharpe de tulle bordée d'un revers droit en taffetas brodé; un long pan de taffetas uni, garni d'effilé, s'enroule derrière avec l'écharpe de tulle et est fixé sur la traine sous une touffe de bégonias roses; manche bordée de plissés de tulle au-dessus desquels est un petit revers droit en taffetas brodé. Toutes ces broderies sur taffetas peuvent être remplacées par des appliques d'entre-deux ou de motifs détachés en dentelle Renaissance. — Diadème de bégonias et petite traine sur le chignon.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

BANDE LOUIS XIII. — Ce dessin peut être fait sur fond noir, blanc ivoire, tilleul, gris feutre.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 février.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

PENDANT de celle parue en Janvier : Canard.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX

1^{er} CÔTÉ

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

PARURE LOUIS XIII OU CINQ-MARS. — Dentelle Renaissance; consulter pour les différents jours, le *Manuel du Journal des Demoiselles*, en se reportant d'abord aux figures, puis aux explications des différents points. Voir le croquis page 4, cahier de Février, toilette en faille marron.

DENTELLE GUIPURE RICHELIEU. — Pour costume, robe ou pelisse de baby, garniture de jupon, voile de fauteuil, etc.

BAVOIR. — Piqué anglais garni d'une guipure Richelieu sur nansouk.

DENTELLE RENAISSANCE (Modèle de madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré). — Elle servira pour nappe d'autel, bas d'aube, bordure de rideau, etc. On peut la faire plus haute en employant du lacet plus gros et faisant les jours en fil plus gros. (Voir les jours dans le *Manuel*).

2^e CÔTÉ

Modèle de la maison Jardin, 83, rue de Rivoli.

ANGLE FILET BRODÉ POUR NAPPE DE TABLE DE LUNCH OU A THÉ. — Filet brodé, voir l'explication des points dans le *Manuel*. (Voir le croquis page 8, cahier de Février). On pourra utiliser ce dessin pour rideau, dessus de lit ou dessus d'édredon; pour rideau ou store, entièrement en filet, on répètera le bouquet de l'angle en le disposant en semé. Ce modèle servira également en filet plus fin, pour voile de fauteuil; et même en très-fin pour mouchoir.

DEUXIÈME CAHIER

Tablier de baby. — Capeline. — Garniture broderie anglaise. — Entre-deux assorti. — Sortie de bal. — Olga. — Panier à bonnet. — Bavoir corselet. — Dentelle, lacet olives et crochet. — Toilette en faille et croquis de la parure Cinq-Mars. — Lambrequin. — Cravate. — Nappe d'autel. — Papeterie. — Panier à oranges. — Mison pour baby. — Pantoufle. — Cécile. — Jardinière en macramé. — Écusson avec L. D. enlacés. — Paletot en cachemire de l'Inde. — Marianne. — Croquis de la nappe pour thé ou lunch. — Confection en drap marin. — Confection armure et velours.

PLANCHE II

1^{er} CÔTÉ

PATRONS ORNÉS A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER.

CAPELINE DRAPÉE A L'ÉGYPTIENNE. } page 1.

TABLIER DE BABY. } cahier de Février.

Il faut renoncer pour quelques jours aux marches quotidiennes !

Alors, de désespoir, nous devenons très-mondains, ma chère amie, et nous entrons en plein dans le courant des plaisirs sédentaires.

« Mondains?... » t'écries-tu ; et je te vois t'efforcer poliment de dissimuler un sourire moqueur.

— Eh bien ! oui, mondains ; et pourquoi pas, chère étonnée ? crois-tu que parce que nous manquons d'asphalte sur nos boulevards et même de boulevards nous ne savons point marcher dans un salon ?

Non-seulement nous y marchons sans glissades, mais nous y dansons à l'occasion avec d'autres chaussures que les bottes lacées ou les sabots ; et même la danse à la mode n'est pas plus la bourrée d'Auvergne que celle du Limousin !

Cette année, cependant, il est ici tant de familles en deuil que l'on ne donne aucun bal ; on se contente des soirées intimes. Ce genre de réceptions qui passe pour le plus facile ne l'est point à mon avis et, là surtout, la maîtresse de maison a besoin de savoir-faire : dans un bal, tout le monde s'amuse soi-même ; dans une réunion où l'on ne danse pas, chacun attend qu'on l'amuse : les cartes sont d'un merveilleux secours pour les vieillards ; quant à la jeunesse, si elle est quelque peu bien douée, on lui demande de la musique, on la lance dans l'improvisation des charades, on lui propose les jeux d'esprit si amusants et si variés. Mais parfois la jeunesse à l'esprit paresseux... il reste, comme suprême ressource, le jeu des portraits où la personne qui interroge est la seule à travailler ; et la banque, le chemin de fer, le nain jaune, un steeple-chase quelconque enfin, autour d'une table, avec beaucoup de jetons et beaucoup de cartes.

Quelquefois, on préfère la conversation : cela se produit assez souvent chez moi où j'invite peu de personnes.. l'élite des gens comme il faut, ma petite amie : rien que cela !

Hier soir encore, dans mon salon, c'était à qui causerait le mieux, le plus spirituellement et le plus fort ; tout le monde parlait à la fois !

« Cette intempérance de langue, diras-tu, cette façon de casser la tête à chacun et de n'écouter personne soi-même sont peu dignes d'une élite quelconque.

— Ah ! ma chère Jeanne, il faut bien se décider à prendre son parti de ces choses-là : aujourd'hui, les gens les mieux élevés eux-mêmes..... le sont si mal ! »

Donc, tout le monde s'animait, jusqu'à Madame R... ordinairement si maîtresse d'elle-même ! Tout à coup, voulant éclaircir une recette qui restait obscure pour ses interlocutrices, elle joint le geste à la démonstration ; un plateau de sandwiches passait devant elle : d'un coup de main rapide elle en fait voler plusieurs qui se dédoublent en tombant.. l'un d'eux s'abat sur ma robe !

une robe toute neuve, ma chère amie !! et gris perle encore !!!

Malgré ma bonne contenance, madame R. devina mes sentiments intérieurs devant la tache de graisse qui me ponctua le genou.

« Ne vous désolerez pas, mon enfant, dit-elle sans se troubler ; j'en fais mon affaire. »

Et s'emparant d'un des jeux de cartes que la causerie avait rendus inutiles, elle y prit au hasard la dame de pique, la dédoublait tout en causant et, avec le papier de doublure, se mit à frotter ma tache qui fit d'abord quelques façons récalcitrantes mais qui disparaissait peu à peu devant cette persistance et devant cette doublure.

« Voici la première fois que la dame de pique se montre bonne à quelque chose ! » remarqua une veuve dont le mari s'était ruiné au jeu.

— Madame Florence, vous devriez envoyer cette recette au *Journal des Demoiselles*, insinua un juge d'âge mûr ; ma nièce Henriette n'y prendra confiance que si elle la trouve là.

— C'est très-flatteur pour le *Journal des Demoiselles*, mon cher Minos, conclut un officier qui, ayant fait partie récemment d'une cour martiale, traite de haut la justice civile.

— A propos de ce journal, interrompit sa jeune femme, je vous dirai, Mesdames, que j'avais la tentation de m'abonner à son édition hebdomadaire ; mon mari m'y poussait même fort galamment et j'ai demandé un spécimen pour fixer mes irrésolutions ; mais ce numéro ne les fixe pas du tout et me voilà plus irrésolue encore qu'auparavant : ce n'est pas sur un seul numéro qu'on peut se faire une opinion.

— C'est vrai, chère madame.. mais comment y arriver ?..

— Je ne sais pas, mais.. il doit y avoir un moyen.. cherchons-le. »

Et nous voilà cherchant !

Madame R., qui venait d'user son dernier lambeau de carte dans un suprême et triomphant frottement, nous regardait sans rien dire...

Quand nous eûmes inutilement exercé notre imagination :

« C'est pourtant bien simple, fit-elle avec son air de supériorité bon enfant, écoutez-moi : Nous venons d'envoyer les douze francs de notre abonnement à l'édition chamois, c'est-à-dire trois francs par trimestre... suivez mon raisonnement, Madame Lecler, et ne détachez pas le gland de ce fauteuil à force de le tortiller. Je reprends : l'abonnement au *Petit Courrier* est de huit francs cinquante centimes par trimestre, ce qui constitue une différence de cinq francs cinquante centimes entre les deux publications. Il nous faudrait par conséquent ajouter ces cinq francs cinquante centimes aux trois francs déjà versés pour l'abonnement à l'édition mensuelle ; si nous voulions l'échanger contre un trimestre de l'édition hebdomadaire et....

— Le fait est qu'il nous faudrait bien ce tri-

mestre d'essai, pour juger quel est le mérite pour nous de cette édition, interrompt encore la femme de l'officier.

— L'administration du Journal nous ferait peut-être une concession pécuniaire... si nous la lui demandions.

— Mais... qui la lui demanderait ?.. qui ?

— Moi ! répondis-je complaisamment. »

Je te prie donc, ma Jeanne, de présenter de ma

part cette requête à qui de droit ; et je t'embrasse aussi fortement que je t'aime.

Ta FLORENCE.

Nous étudions en ce moment les moyens de mettre en pratique cette idée qui, à priori, nous paraît réalisable, et nous prions mademoiselle Jeanne de se charger de notre réponse dans sa plus prochaine *Lettre à Florence*.

(Note de l'Administration.)

MOSAÏQUE

Il n'est pas bon que tout nous réussisse. Quand tout nous rit dans le monde, nous nous y attachons trop facilement et l'enchantement est trop fort. Aussi, parce que Dieu nous aime, il ne permet pas que nous dormions à notre aise dans ce lieu d'exil.

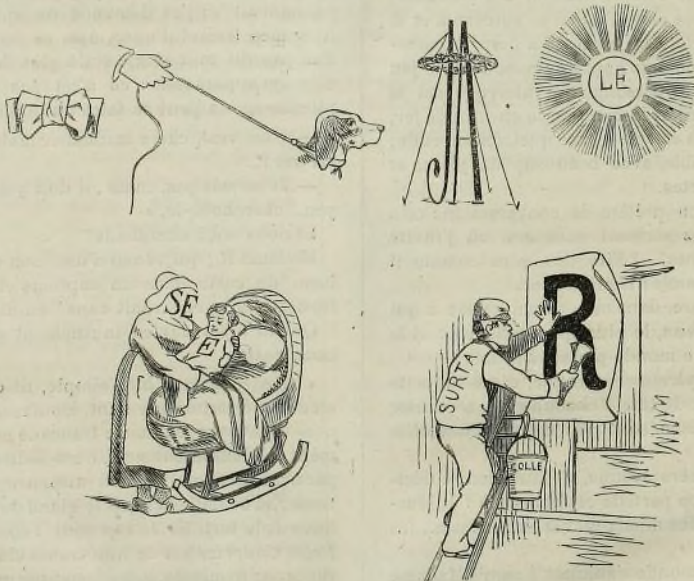
Bossuet.

Quand Dieu se retire du monde, le sage se retire en Dieu.

Joubert.

Lorsque le consul Mummius entra vainqueur dans Corinthe, il fit assembler devant lui tous les enfants et leur fit donner des tablettes et des poinçons ; il voulait distinguer les nobles des esclaves, ceux-ci n'apprenaient jamais à écrire. Un de ces enfants, noble et libre de cœur et de naissance, écrivit les vers d'Homère : *O Ilium ! heureux ceux qui périrent en défendant tes murs sacrés !* Mummius pleura.

RÉBUS



Le mot de la Charade contenue dans le numéro de Janvier, est : *Ramadan*.

Explication du Rébus de Janvier : Nous mesurons le prochain à notre aune.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY